

Hugo CHAUSSERIE-LAPRÉE

EA 3350 ACP

Université Gustave Eiffel

F-77420

hugo.chausserie@gmail.com

## La figure du traître dans les monarchies hellénistiques

### Une catégorie opérante ?\*

**Résumé.** – L'amitié jouait un rôle déterminant dans l'idéologie et le fonctionnement des royautes hellénistiques dont les membres dirigeants portaient le titre d'amis (*philoï*). En dépit d'une telle valorisation de l'amitié, l'histoire des monarchies hellénistiques fut aussi peuplée de *philoï* et conseillers transfuges, passés d'une cour à une autre. Or, jamais l'ami-transfuge ne fut considéré comme un traître car l'amitié (politique) n'entraîne pas encore, dans la pensée et les pratiques grecques, en contradiction avec la trahison ; celle-ci constituait une possibilité parmi d'autres (à côté de la loyauté) dans les trajectoires des Amis royaux – dans un cadre où les rois se livraient une compétition intense pour attirer à eux les *philoï* de leurs rivaux et où prévalait une conception utilitaire de l'amitié. Cela conférait aux Amis une certaine indépendance et les cas de « trahison » en disaient moins sur ceux qui trahissaient que sur celui qui était trahi – qui s'était montré incapable de les conserver à coup de bienfaits et de récompenses.

**Mots clés.** – monarchies hellénistiques, *philoï*, amitié, gouvernement, traîtres, conseillers. Hugo Chausserie-Laprée, *Les Cahiers d'AGORA*.

### The figure of the " traitor " in the Hellenistic monarchies: an operative category?

**Abstract.** – Friendship played a determining role in the ideology and the functioning of the Hellenistic monarchies whose leading members bore the title of friends (*philoï*). In spite of such

---

\* Des remerciements s'imposent : d'abord, aux deux relecteurs de cet article dont les critiques et les conseils n'ont pas peu nourri ce texte (ses défauts, toutefois, restent nôtres). Enfin, à Wendy Devilliers et Alexandre Ruelle pour leur engagement et leurs efforts afin de mener à bien cette publication.

a valorization of friendship, the history of the Hellenistic monarchies was also populated of *philoï* and advisers transfuges, passed from a court to another. However, the friend-transfugee was never considered a traitor because (political) friendship was not yet, in Greek thought and practice, in contradiction with betrayal; the latter constituted one possibility among others (next to loyalty) in the trajectories of the royal Friends - in a context where kings engaged in intense competition to attract to themselves the *philoï* of their rivals and where a utilitarian conception of friendship prevailed. This gave Friends a certain independence, and cases of "betrayal" said less about those who betrayed than about the one who was betrayed - who had shown himself incapable of keeping them with benefits and rewards.

**Keywords.** – Hellenistic monarchies, friendship, government, traitors, advisors. Hugo Chausserie-Laprée, *Les Cahiers d'AGORA*.

Élément clé de la vie politique des cités où elle était pensée sur un modèle égalitaire – dont Aristote a largement dessiné les contours dans ses *Éthiques*<sup>1</sup> –, l'amitié grecque (*philia*) jouait paradoxalement un rôle tout aussi prépondérant dans des contextes politiques nettement plus hiérarchisés et asymétriques. En effet, une autre conception de l'amitié – inégalitaire cette fois<sup>2</sup> – avait cours dans les monarchies hellénistiques où elle caractérisait les rapports entre les rois et ceux qu'on appelait leurs « Amis (*philoï*) » – à la fois amis personnels et membres de leur gouvernement. L'amitié tenait une place déterminante dans l'idéologie et le fonctionnement de ces royautes dont les interactions avec le monde des cités, notamment démocratiques, étaient loin d'être nulles. D'abord car elle était, dans la pensée politique grecque, ce qui différenciait le roi du tyran qui, incapable de nouer des relations de *philia*, constituait son envers en même temps qu'une monstruosité politique. Ensuite parce que la sémantique de l'amitié formait un des éléments de la communication politique des rois à l'adresse notamment des cités<sup>3</sup>. Enfin, et

---

<sup>1</sup> ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, VIII, 1157b36 : « On dit, en effet, que l'amitié est une égalité » ; *Éthique à Eudème*, VII, 1, 1236b4 ; VII, 4, 1239a ; *Ibid.*, *Rhétorique*, II, 4, 1381a1-3. Sur l'amitié comme relation réciproque (ἀντιφιλία), voir HUTTER Horst, *Politics as Friendship: The Origins of Classical Notions of Politics in the Theory and Practice of Friendship*, Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 1978 ; MILLETT Paul, *Lending and Borrowing in Ancient Athens*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991, p. 118 ; KONSTAN David, *Friendship in the Classical World*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997, p. 57sq ; MITCHELL Lynette Gail, *Greeks Bearings Gifts: the Public Use of Private Relationships in the Greek World, 435-323 B C.*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997, p. 1-21 ; KONSTAN David, « Reciprocity and Friendship », in GILL Christopher, SEAFORD Richard, POSTLETHWAITE Norman (eds.), *Reciprocity in Ancient Greece*, Oxford, Oxford University Press, 1998, p. 279-301 ; MILLETT Paul « The Rhetoric of Reciprocity in Classical Athens », in *Ibid.*, p. 227-253 ; MITCHELL Lynette Gail, « *The Rules of the Game : Three Studies in Friendship, Equality and Politics* », in MITCHELL Lynette Gail, RUBINSTEIN Lene (eds.), *Greek History and Epigraphy. Essays in Honour of P.J. Rhodes*, Swansea, Classical Press of Wales, 2009, p. 1-32.

<sup>2</sup> Pour une analyse fine des réflexions sur l'amitié dans un sens asymétrique, voir AZOULAY Vincent, *Xénophon et les grâces du pouvoir. De la charis au charisme*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2004, p. 281-326. Si David Konstan (« Reciprocity and Friendship », *op. cit.*, p. 293-295) a identifié dans l'œuvre d'un Isocrate (*À Démonicos* et *À Nicoclès*) une étape décisive, Vincent Azoulay a montré que la rupture était à chercher du côté de Xénophon : utilisant la plasticité du concept de *philia*, celui-ci a récupéré « l'imaginaire égalitaire qui lui est associé, [et redéfini] la *philia* en un sens foncièrement dissymétrique. Dans ce processus, la *Cyropédie* constitue à l'évidence un jalon privilégié : l'œuvre signe le passage d'une *philia* collective " horizontale ", celle qui lie par exemple les *homotimoi* perses ou les citoyens athéniens, à une amitié " verticale ", à l'image du lien qui unit Cyrus à ses amis » (*Ibid.*, p. 318). Ceci dit, et malgré la tentation de découvrir, au IV<sup>e</sup> siècle, le passage clair d'une conception équilibrée de l'amitié à une définition inégalitaire, « il faut plutôt mettre en valeur la fragilité des consensus établis et l'acuité des luttes idéologiques qui se déroulent au cours de l'époque classique » (*Ibid.*, p. 317).

<sup>3</sup> Sur ce point, a joué un rôle déterminant l'existence de dialogues, de relations et de circulations incessants entre les cités et les rois, et entre les cours royales elles-mêmes – selon la perspective de la *peer polity interaction* chère à John Ma. Si les cités (notamment de Grèce continentale) durent s'adapter aux réalités du pouvoir macédonien et à l'*imitatio* alexandrine, les rois eux-mêmes s'attachèrent à ajuster leur pouvoir aux idéaux civiques et, à certains égards, « the protocols of peer polity interaction shaped the parameters of superpower behaviour » (MA John, « Peer Polity Interaction in the Hellenistic Age », in *Past & Present*, Oxford, n° 180, 2003, p. 7-38, p. 30). Les notions de *philia*, *eleutheria*, *dēmokratia* et *autonomia*, par exemple, n'étaient pas des coquilles vides mais offraient aux cités et aux rois un langage commun et un nouveau cadre de référence qui venaient aussi contraindre l'exercice du pouvoir royal et limiter le degré de soumission des cités. Voir sur ce point CAPDETREY Laurent, *Le pouvoir séleucide. Territoire, administration et finances d'un royaume hellénistique (312-129 av. J.-C.)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007, p. 201-208 ; WALLACE Shane, « Alexander the Great and

surtout, parce que les souverains gouvernaient concrètement en compagnie de leurs « amis » (*philoï*) : membres du conseil royal<sup>4</sup>, ceux-ci prenaient en effet une part décisive, qui fut trop minimisée, à l'élaboration des politiques royales ainsi qu'à leur exécution ; ils étaient non seulement conseillers mais également ambassadeurs, gouverneurs, stratèges, etc. À ce titre, ils composaient, avec le roi et l'armée, la triade constitutive des monarchies hellénistiques<sup>5</sup>. L'amitié ne relevait donc pas simplement de l'ordre du discours mais structurait *dans les faits* les relations au sommet de l'État et, partant, la forme même des gouvernements royaux et des interactions qui liaient les rois et leur appareil de pouvoir.

Pourtant, la documentation fait apparaître une étrangeté : dans ce cadre où l'amitié (*philia*) était si fortement valorisée, de l'ami au « traître » (en grec : *prodotès*) il n'y avait qu'un pas qui était vite franchi : au début du III<sup>e</sup> siècle, vers 298-297, Démétrios de Phalère, pourtant ami avec Cassandre, rejoignit l'entourage de son rival Ptolémée dont il devint un proche<sup>6</sup>. Deux siècles plus tard, au début du II<sup>e</sup> siècle, Alexandros, ancien ami de Philippe, roi de Macédoine, avait fini par rejoindre la cour séleucide ennemie d'Antiochos III<sup>7</sup>. Loin d'être des cas isolés, Démétrios et Alexandros font partie de ces conseillers transfuges qui peuplent l'histoire des cours royales à l'époque hellénistique, dans la continuité de ce qui existait déjà au V<sup>e</sup> et au IV<sup>e</sup> siècles, au cours desquels les tyrans, les rois de Macédoine et de Perse, mais encore d'autres roitelets se sont efforcés d'attirer à eux des mercenaires réputés, des spécialistes qualifiés et des

---

Democracy in the Hellenistic World », in CANEVARO Mirko, GRAY Benjamin (eds.), *The Hellenistic Reception of Classical Athenian Democracy and Political Thought*, Oxford, Oxford University Press, 2018, p. 45-71.

<sup>4</sup> Sur le conseil royal comme organe de gouvernement, voir CORRADI Giuseppe, *Studi Ellenistici*, Turin, Società Editrice Internazionale, 1929, p. 231-256 ; MOOREN Leon, « Kings and Courtiers: Political Decision-Making in the Hellenistic States », in SCHULLER Wolfgang (ed.), *Politische Theorie und Praxis im Altertum*, Darmstadt, Schöningh, 1998, p. 122-133 ; SAVALLI-LESTRADE Ivana, « L'élaboration de la décision royale dans l'Orient hellénistique », in PROST Francis (éd.), *L'Orient méditerranéen de la mort d'Alexandre aux campagnes de Pompée (323-63 av. J.-C.). Cités et royaumes à l'époque hellénistique, Actes du Colloque international de la SOPHAU, 4-6 avril 2003*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2003, p. 17-39.

<sup>5</sup> Les Amis étaient mis à l'honneur dans les inscriptions civiques où la formule « roi, amis, armée » avait un caractère quasi technique et officiel. Voir, par exemple, les inscriptions de la cité de Priène au sujet de Lysimaque vers 286/285 : dans sa réponse, celui-ci rappelle que les envoyés de la cité « nous ont félicité pour notre santé et celle de nos amis ainsi que pour le bon état de nos forces militaires » (WELLES Charles Bradford, *Royal Correspondence in the Hellenistic Period. A Study in Greek Epigraphy*, New Haven, Yale University Press, 1934, n° 3 ; *I. Priene* 15). Dans son décret (*I. Priene* 14 ; *I. Priene*<sup>2</sup> 2, 2), la cité avait omis de mentionner les *philoï*, et Lysimaque corrigea cette erreur dans sa lettre. Ce type de locution, où le souverain est indissociablement lié à ses Amis, apparaît également chez les Séleucides (*SEG* 41, 1003 : HERRMANN Peter, « Antiochos der Große und Teos », in *Anadolu*, n° 9, 1965, p. 29-159, p. 33-36 ; MA John, *Antiochos III et les cités de l'Asie mineure occidentale [1999]*, Paris, Les Belles Lettres, 2004, n° 17, l. 23 ; n° 18, ll. 92-94) et les Attalides (KERN Otto, *Die Inschriften von Magnesia am Maeander*, Berlin, W. Spemann, 1900, n° 86, l. 17), à chaque fois dans le contexte des relations entre les rois et une cité grecque.

<sup>6</sup> PLUTARQUE, *De l'exil*, 601 f. Sur la carrière de Démétrios de Phalère à la cour lagide, voir ROY Juliette, « Conseiller le roi en Égypte hellénistique : le cas du philosophe Démétrios de Phalère, "expert" royal à la cour de Ptolémée I<sup>er</sup> Sôter », in *Circé. Histoires, savoirs, sociétés*, n° 11, 2019, p. 1-14.

<sup>7</sup> TITE-LIVE, XXXV, 18, 1.

conseillers parmi les Grecs qui avaient quitté leur patrie. Ces phénomènes furent même presque structurels, après la mort d'Alexandre, en 323, lors des guerres qui opposèrent ses anciens généraux, les Diadoques.

Comment expliquer de telles trajectoires alors même qu'importait plus que tout l'amitié ? Surtout comment expliquer qu'à aucun moment, ou presque, le traître et le transfuge ne furent traités en mauvaise part ? Car il est un fait : quand ils abandonnaient leur roi ou leur chef, les *philoï* intégraient quasi systématiquement l'entourage du rival qu'ils rejoignaient et ne faisaient pas l'objet d'un traitement défavorable de la part de l'historiographie<sup>8</sup>. Pourtant, le monde grec n'était pas étranger à cette notion : au V<sup>e</sup> siècle, la trahison (*prodosia*) était particulièrement mobilisée, sur un plan moral et juridique, pour qualifier les individus qui, rompant volontairement le lien qui les unissait à leur communauté, se plaçaient à l'extérieur du groupe. Plus encore, « la trahison, avant d'être un acte objectivement défini, est un sentiment éprouvé par les membres d'une communauté face au comportement de l'un des leurs, considéré comme anormalement et scandaleusement hostile à leur égard<sup>9</sup>. » Le phénomène interroge d'autant plus que l'existence d'une communion des citoyens n'excluait pas, spécialement chez les aristocrates, la persistance de liens qui ne fussent pas réduits au cadre de la *polis* : ceux-ci

---

<sup>8</sup> Pour preuve du caractère quelque peu inopérant de la seule catégorie de « trahison » (*prodosia*) ou de « traître » (*prodotès*), elles n'ont pas de réel équivalent en grec car elles dérivent du latin *traditio* et *tradere* (du reste, leur sens ne se réduit pas à « trahison » et « trahir ») ; en outre, elles sont assez peu mobilisées. Diodore (notre principale source sur la période des Diadoques) ne l'applique qu'à trois reprises à un *philos* pour un cas de défection : DIODORE, XVIII, 4, 7 (mais il s'agit de Méléagre, en 323, qui a préféré rejoindre le camp des soldats aux dépens de sa classe d'origine : les Compagnons) ; XVIII, 40, 5 (au sujet d'Apollonidès, passé d'Eumène à Antigone, au moment même où leurs armées étaient sur le point de s'affronter, au printemps 320) ; XIX, 87, 3 (à propos de Téléphoros, *philos* d'Antigone qui, jaloux de la promotion de Ptolémaïos, fit défection ; précisons que sa « trahison » s'accompagna d'un sacrilège car il pilla le sanctuaire d'Olympie). Pour ce qui est du verbe *prodidonai* (son sens est moins exclusivement lié à l'acte de trahir que *prodosia* et *prodotès* : il peut signifier « donner par avance », « livrer », « abandonner » ou « trahir »), il apparaît 39 fois chez Diodore, mais rarement à propos des Diadoques : XIX, 86, 2 (Andronicos refuse de trahir l'amitié d'Antigone) ; XX, 94, 4 (un mercenaire de Ptolémée refuse de trahir la cité de Rhodes dont il a la garde). Chez Plutarque, on compte 97 occurrences du terme *prodosia*, mais seulement 3 se rapportent aux Diadoques : *Vie de Pyrrhos*, 12, 12 (mais le moraliste remet en perspective les défections des *philoï*, en les confrontant aux comportements des chefs, passés maître dans l'art de trahir) ; *Vie d'Eumène*, 5, 4 (à propos de Néoptolème, passé de Perdicas et Eumène à Cratère et Antipater ; sur ce cas, voir aussi DIODORE, XVIII, 29, 6 et JUSTIN, XIII, 8, 4-5 qui le qualifie aussi de *proditor*, « traître ») ; 9, 3 (à propos d'Apollonidès, qualifié de « traître »). Sur 41 occurrences de *prodotès*, aucune ne qualifie un des Diadoques ou de leurs *philoï* et officiers. Sur le vocabulaire (plus étendu et diversifié) de la trahison, voir QUEYREL BOTTINEAU Anne, *Prodosia. La notion et l'acte de trahison dans l'Athènes du V<sup>e</sup> siècle*, Paris, De Boccard, 2010, p. 25-28 : la notion de trahison peut être exprimée par d'autres familles que le mot *prodosia*, qui insistent plus sur l'abandon et la défection : *leipein* (« quitter, délaisser »), *proleipein* (« abandonner »), *aphistanai* (« se détacher, faire défection ») ou *apostasis* (« défection »). Pour ce dernier terme, voir DIODORE, XVIII, 5, 1 ; 7, 3 (« défection » des Grecs installés dans les Hautes-Satrapies) ; XVIII, 8, 3 (à propos des révoltes des Grecs) ; 40, 2 et 4 (un officier d'Eumène a fait défection) ; 52, 6 (Antigone abandonne le camp des rois au profit de son ambition personnelle) ; XIX, 66, 2 (défection d'Alexandros, fils de Polyperchon) ; 87, 3 (défection de Téléphoros) ; XX, 108, 1 (défection de certains stratèges d'Antigone au profit de Lysimaque).

<sup>9</sup> QUEYREL BOTTINEAU Anne, *Prodosia, op. cit.*, p. 11.

entretenaient en effet des relations avec des membres d'autres cités, dont la valeur était reconnue. À l'origine, à Athènes, les contours objectifs (passés dans le droit) de la *prodosia* étaient restreints à l'action consistant à livrer à l'ennemi un élément ou la totalité de la communauté<sup>10</sup> ; peu à peu, comme il est courant, le sens en fut étendu à tout acte susceptible de nuire à la cité, voire au refus d'apporter son assistance au groupe<sup>11</sup>. Malgré tout, la trahison n'est pas un acte exclusivement négatif : elle n'est pas seulement la rupture d'un lien d'appartenance, mais la rupture d'un lien qui était *librement* consenti, de sorte que celui qui est membre du groupe est toujours susceptible de s'en affranchir s'il ne s'y reconnaît plus. Au fond, donc, la trahison peut aussi être considérée comme l'indice d'une autonomie des agents à l'égard de la communauté, qui oblige à reconsidérer la part de la fidélité dans ce type de rapport ainsi que la nature des relations, dynamiques et *bilatérales*, entre l'individu et le groupe.

Dans cette perspective, nous nous proposons d'appréhender à nouveaux frais la catégorie de « trahison » en montrant les limites pour ce qui est de l'Antiquité grecque et, spécialement, de la période des Diadoques. En l'état, en effet, elle ne permet pas de saisir la dimension politique ou symbolique qui peut être attachée à bien des actes des membres de l'élite dirigeante hellénistique. Cela suppose d'ôter à cette catégorie la charge morale qu'elle charrie pour la considérer comme un mode d'action à part entière et légitime qui déterminait dans le sens de la négociation et de la collaboration les systèmes d'interaction qu'étaient les appareils de pouvoir des souverains hellénistiques. Les sources, qui se sont plu à souligner la soumission des *philoï* à leur roi, ont largement insisté sur leur propension à la flatterie (*kolakéia*) et, *a contrario*, ont fait du franc-parler (*parrhèsia*) le privilège de rares individus (les *parrhèsiastes*). Or, d'une part, la critique n'était pas l'apanage de certains courageux seulement et, d'autre part, la prise de parole n'était pas l'unique mode d'action à la disposition des Amis pour manifester leur mécontentement et leur autonomie. La trahison en était une autre. Plutôt, il convient de parler de défection : longtemps décriée car identifiée à un acte criminel qualifié de désertion ou de trahison<sup>12</sup>, la défection fut par trop mésestimée par la science politique. Albert Otto Hirschman lui a conféré ses lettres de noblesse en l'envisageant, aux côtés de la prise de parole (*voice*), comme une arme au service de l'*agency* politique et économique des

---

<sup>10</sup> De la sorte, elle était souvent associée à la *sunômosia*, la conspiration, le complot.

<sup>11</sup> Sur tout cela, voir QUEYREL BOTTINEAU Anne, *Prodosia, op. cit.*, p. 13-15.

<sup>12</sup> HIRSCHMAN Albert Otto, *Exit, voice, loyalty. Défection et prise de parole, [1970]*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1995.

individus<sup>13</sup>. S'intéressant au champ économique et aux consommateurs mécontents, Hirschman a proposé une modélisation des différentes voies de la protestation, suggérant que les individus peuvent adopter trois comportements à l'égard du système dans lequel ils se trouvent : d'une part, de l'intérieur, ils peuvent soit protester (*voice*) soit garder le silence par loyauté<sup>14</sup> (*loyalty*) ; d'autre part, il leur est possible de faire défection<sup>15</sup> (*exit*), c'est-à-dire de s'extraire de l'organisation. Loin de s'opposer<sup>16</sup>, ces comportements sociaux doivent être articulés. Là où la *loyalty* et l'*apathy*<sup>17</sup> – qui relèvent de l'accommodement<sup>18</sup> – en refusant le conflit et en favorisant la reproduction du système, « provoque[nt] une détérioration de la coopération<sup>19</sup> », la défection ne consiste pas en une simple « sortie » mais *produit des effets* retour : à côté de la « prise de parole » (*voice*), la défection permet également à l'organisation de « prendre conscience de ses défaillances<sup>20</sup> » et tend, par conséquent, vers une amélioration du système dans un sens plus inclusif et collaboratif. Dans ce cadre, la défection apparaît aussi comme une opération critique manifestant l'autonomie des individus à l'encontre des organisations dont ils

---

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>14</sup> Cette voie, aux dires mêmes d'Hirschman, n'a pas fait l'objet d'un traitement très approfondi de la part de l'auteur : « je l'ai toujours tenu (*sic*) un peu à l'écart, puisque la loyauté est à mes yeux le phénomène à partir duquel se développe la possibilité même d'avoir recours à la prise de parole ou à la défection », l'absence totale de loyauté rendant très difficile une vie politique « réglée » (HIRSCHMAN Albert Otto, CARDON Dominique, HEURTIN Jean-Philippe, LEMIEUX Cyril, « Vertus et limites de la prise de parole en public. Entretien avec Albert Hirschman », in *Politix*, n° 31/8, 1995, p. 20-29, p. 22).

<sup>15</sup> S'il est habituel de traduire « *exit* » par « défection », c'est un terme qu'Hirschman n'appréciait guère parce qu'il le jugeait trop péjoratif – lui préférant « sortie » : voir HIRSCHMAN Albert Otto, *Un certain penchant à l'autosubversion*, Paris, Fayard, 1995, p. 20.

<sup>16</sup> Trop souvent *exit* et *voice* ont été envisagées comme des modes d'action concurrents et incompatibles, y compris par Hirschman lui-même. Comme il l'a noté, à partir de l'étude des chemins de fer nigériens (*Development Projects Observed*, Washington, The Brookings Institution, 1967, p. 146-147), la concurrence, qui encourageait les phénomènes de défection au détriment de la prise de parole, était inefficace pour redresser l'organisation ferroviaire et en améliorer le service car elle handicapait la prise de parole (les clients qui avaient le plus de raison et d'énergie pour protester étaient précisément ceux qui préféraient la défection, laissant les plus consentants ou les moins actifs continuer à utiliser le train). En outre, le fait qu'il s'agit d'une entreprise publique, peu soumise aux impératifs de rentabilité car financée par l'État, conduisait à rendre inefficace la défection, qui ne jouait pas le rôle d'avertissement qu'elle devrait avoir. La question se pose alors de savoir si défection et prise de parole peuvent agir conjointement dans des situations de concurrence et si la prise de parole n'est pas efficace, au fond, que dans des situations de monopole, « lorsque les clients n'ont aucun moyen de s'échapper » ; voir également FREEMAN Richard, MEDOFF James, *What do Unions do?*, New York, Basic Books Inc., 1984, à propos des modes d'action offerts par l'organisation syndicale : *voice* et *exit* s'y opposent clairement. Pour une critique de la perspective d'Hirschman, voir TULLOCK Gordon, « Review article: *Exit, Voice and Loyalty* », in *The Journal of Finance*, n° 25/5, 1970, p. 1194-1195.

<sup>17</sup> Pour une complexification de la typologie hirschmanienne, voir BAJOIT Guy, « *Exit, Voice, Loyalty... and apathy. Les réactions individuelles au mécontentement* », in *Revue Française de Sociologie*, n° 29/2, 1988, p. 325-345, qui considère qu'existe une quatrième voie : l'apathie. À ce propos, nous renvoyons à la note 71 de cet article.

<sup>18</sup> EICKELMAN Dale, PISCATORI James, *Muslim Politics*, Princeton, Princeton University Press, 1996, p. 108.

<sup>19</sup> BAJOIT Guy, *op. cit.*, p. 332.

<sup>20</sup> HIRSCHMAN Albert Otto, *Exit, Voice and Loyalty*, *op. cit.*, p. 16.

font partie : d'un côté, la défection ne se résume pas à une lâche fuite, car souvent on fait défection après avoir épuisé les possibilités de la critique ; de l'autre, il n'est pas vrai que « les stratégies de défection restent individuelles, privées et donc silencieuses<sup>21</sup> » : quand un *philos* faisait défection, c'était souvent avec pertes et fracas, après en avoir explicité les motifs – du moins avoir exprimé les raisons de son mécontentement –, et il emportait alors avec lui ses fidèles<sup>22</sup>.

La défection intervient donc sous plusieurs conditions : quand les individus estiment que la critique n'est plus constructive, quand ils ne peuvent donc pas transformer de l'intérieur le système, et lorsqu'ils décident de ne plus le cautionner ni le servir, c'est-à-dire de faire prévaloir leur liberté et leurs intérêts sur leur loyauté.

À ce titre, on considérera ici le phénomène de défection tel qu'il se présentait parmi les compagnons des Diadoques, en envisageant ses motifs et ses éventuels effets. Autrement dit, « comment la défection agit<sup>23</sup> » sur ceux qui la mettent en œuvre et sur ceux qui ont à en subir la menace ou les conséquences ? Que dit-elle des relations entre gouvernants et gouvernés ? N'est-elle pas un indice et un des instruments de l'existence, au sommet des différents États hellénistiques, de pratiques et de normes qui érigeaient l'autonomie, la collaboration, l'inclusion et le consensus en horizon d'attente ?

La question mérite d'autant plus d'être posée qu'elle n'est pas le simple effet d'une relecture des réalités grecques à l'aune de perspectives tracées par les sciences sociales contemporaines. Au contraire, elle s'accorde bien avec un certain nombre des traits qui étaient au fondement des relations entre les souverains et leurs dignitaires. En effet, l'amitié n'entraîne pas encore, dans la pensée et les pratiques grecques civiques ou monarchiques, en contradiction avec la trahison. Il suffit de penser ici au parcours d'un Alcibiade, l'une des têtes d'affiche de la scène politique athénienne, qui, en 415, alla se réfugier à Sparte pour échapper à son procès et sa condamnation dans l'affaire des Hermocopides, avant de revenir sans dommage dans sa cité ; mieux, il fut porté en triomphe en 407, alors même qu'il avait activement participé aux

---

<sup>21</sup> HIRSCHMAN Albert Otto, CARDON Dominique, HEURTIN Jean-Philippe, LEMIEUX Cyril, « Vertus et limites de la prise de parole en public. Entretien avec Albert Hirschman », *op. cit.*

<sup>22</sup> Quand il abandonna Léonnatos, Eumène partit avec ses propres compagnons (PLUTARQUE, *Vie d'Eumène*, 4). Voir aussi DIODORE, XVIII, 29, 6 ; ARRIEN, *Succ.*, 27 ; JUSTIN, XIII, 8, 4-5 au sujet de Néoptolème qui s'enfuit chez Cratère et Antipater avec trois cents cavaliers) ; POLYBE, V, 70, 10-11, au sujet de Kéraïas et Hippolochos, officiers lagides passés dans le camp séleucide en 218, avec tous leurs fidèles.

<sup>23</sup> HIRSCHMAN Albert Otto, *Exit, voice, loyalty*, *op. cit.*, p. 35.

débats stratégiques menés à Lacédémone contre sa propre cité<sup>24</sup>. En réalité, et contrairement à notre conception moderne de l'amitié qui implique assistance et fidélité, la trahison n'était pas la négation de la *philia*, mais constituait bien plutôt une possibilité parmi d'autres, à côté de la loyauté indéfectible, dans les trajectoires des Amis royaux – dans un cadre où les rois se livraient une compétition intense pour attirer à eux les *philoï* de leurs rivaux. Autrement dit, trahison et amitié pouvaient, à l'occasion, se confondre dans un cadre où prévalait une conception foncièrement utilitaire de l'amitié : celle-ci conférait aux Amis une certaine indépendance et les cas de « trahison » en disaient en fait moins sur ceux qui trahissaient que sur celui qui était trahi – lequel s'était montré incapable de conserver ses Amis à coup de bienfaits et de récompenses. De la sorte, ressaisir l'amitié au prisme de la trahison conduit à repenser la figure du chef et du roi : dans ses rapports avec ses *philoï*, celui-ci devait bien souvent acheter et négocier l'amitié et la fidélité des membres de son élite. Car, si la trahison n'existait pas encore suivant les standards qui furent ceux des cours modernes, elle permet surtout d'appréhender autrement la manière dont étaient organisés les cercles dirigeants des monarchies hellénistiques, en dépassant le modèle de rois dominants et d'amis dominés, et en réévaluant à la hausse les capacités d'action des *philoï* et conseillers qui étaient en mesure de faire valoir leur point de vue, ou de jouer leur propre carte s'ils estimaient être mal traités, mal écoutés ou mal récompensés. On verra ainsi, d'abord, que plus qu'à des traîtres, c'est à des *philoï* libres que les rois avaient affaire et que les phénomènes de trahison étaient, *in fine*, justifiés dans un cadre où prévalait une conception proprement dynamique de l'amitié, laquelle était utilitaire, intéressée et soumise au changement.

## **Derrière les traîtres, des *philoï* libres ?**

### **Un marché des conseillers royaux**

Comme le rappelle Lauriane Martinez-Sève à propos du royaume séleucide, les *philoï* « pouvaient quitter un roi pour passer au service d'un autre s'ils le jugeaient plus

---

<sup>24</sup> XENOPHON, *Helléniques*, I, 4, 12-20 ; PLUTARQUE, *Vie d'Alcibiade*, 32-33 ; DIODORE, XIII, 69. Pour sa participation à l'élaboration des stratégies militaires, et le rappel par Alcibiade lui-même, de son désir d'aider Sparte contre Athènes, voir THUCYDIDE, VI, 92. Il est vrai qu'entre son exil à Sparte et son retour à Athènes, il avait trahi le parti spartiate pour servir indirectement les intérêts athéniens en influençant la politique de Tissapherne (satrape de Sardes et de l'Ionie), auparavant allié aux seuls Lacédémoniens. La trahison d'Alcibiade et son retour triomphal à Athènes posent la question de la force de l'obligation politique dans la cité athénienne : voir, à ce sujet, FINLEY Moses, *L'invention de la politique*, [1983], Paris, Flammarion, 1985, p. 177sq.

avantageux<sup>25</sup>. » Ce phénomène était accentué par l'existence d'une ambiance agonistique à l'échelle de l'ensemble du monde grec où les différents royaumes étaient en compétition les uns avec les autres pour attirer les *philoï* et les conseillers de leurs rivaux. Et de fait, un nombre non négligeable d'Amis, souvent parmi les plus hauts dignitaires, eurent l'occasion de rejoindre la cour d'un autre souverain. Il faut dire que des Diadoques aux rois hellénistiques, à l'instar de Perdikkas, des Ptolémées ou de Philippe V, les souverains ne se sont pas simplement contentés de les accueillir mais leur ont octroyé des places de choix dans leur entourage. Ainsi, là où beaucoup changeaient de camp pour des raisons politiques, divergences ou revirements politiques<sup>26</sup>. C'est pour des motifs économiques qu'Alexandros, sans doute vers 195/194, aurait pris la décision de rejoindre Antiochos III dont la cour était réputée pour son luxe<sup>27</sup>. Bien avant lui, à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, Démétrios de Phalère, ancien *philos* de Cassandre, avait rejoint la cour lagide où il était devenu « le premier des amis de Ptolémée ce qui lui permit de vivre dans la richesse<sup>28</sup>. » Ces derniers cas mettent en évidence l'existence d'une forme de « marché » des conseillers à l'époque hellénistique : désireux de s'entourer des individus les plus compétents et jouissant du prestige le plus grand, les rois s'efforçaient de les attirer à eux à coups de cadeaux. C'est ce que l'on observe particulièrement avec Aratos au III<sup>e</sup> siècle, dont les initiatives étaient la preuve que les notables des cités grecques étaient en mesure de nouer des relations avec les souverains et, surtout, d'influencer leur politique. Aratos est le rejeton de Cleinas, homme important de la cité de Sicyone, et sa famille jouit de rapports d'hospitalité ancienne avec les dynasties Lagide et Antigonide<sup>29</sup>. Au début de sa carrière, il n'hésite du reste

<sup>25</sup> SEVE-MARTINEZ Lauriane, « Quoi de neuf sur le royaume séleucide ? », in PROST Francis (éd.), *L'Orient méditerranéen de la mort d'Alexandre aux campagnes de Pompée (323-63 av. J.-C.), Cités et royaumes à l'époque hellénistique. Actes du Colloque international de la SOPHAU, 4-6 avril 2003*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2003

<sup>26</sup> C'est le cas d'Hérakleidès et de l'Illyrien Démétrios de Pharos, qui trouve asile auprès du roi après la prise de sa cité d'origine par les Romains lors de la deuxième guerre d'Illyrie (POLYBE, III, 19, 9). Voir aussi le stratège de la ligue achéenne Kykliadas, chassé en 199 à la suite de la rupture entre sa Confédération et Philippe V, qui vient s'installer à la cour ; l'Illyrien Pleuratos s'est réfugié lui auprès de Persée (POLYBE XXVIII, 8, 1 ; TITELIVE, XLIII, 19, 13) ; Aratos de Soles, *philos* d'Antigone Gonatas, aurait fréquenté la cour séleucide (SAVALLI-LESTRADE Ivana, *Les philoi royaux dans l'Asie hellénistique*, Genève, Droz, 1998, n° 8, p. 10-11).

<sup>27</sup> PLUTARQUE, *Vie d'Aratos*, 15, où Antigone Dosôn évoque l'infériorité de la monarchie antigonide par rapport à la dynastie lagide du point de vue du luxe et de la pompe : « Auparavant, [Aratos] nous dédaignait car il portait ses espérances vers l'Égypte et admirait ses richesses et le faste de sa cour ; mais maintenant que, regardant derrière la scène, il a vu que tout cet appareil de là-bas n'est que pompe théâtrale et décor, il se tourne entièrement vers nous » ; pour l'idée contraire, POLYBE, XVI, 22, 5. Le luxe de la cour séleucide est connu à Athènes : ATHENEE, *Deipnosophistes*, 405 e ; 432 b (sur la table des Séleucides) et 156 c (sur le luxe). Voir BIKERMAN Élias, *Institutions des Séleucides*, Paris, Geuthner, 1938, p. 35.

<sup>28</sup> PLUTARQUE, *De l'exil*, 601 f.

<sup>29</sup> PLUTARQUE, *Vie d'Aratos*, 2, 1 concernant Cleinas ; 4, 2 sur « les rois qui avaient été les amis et les hôtes de son père (ἰλοις οὔσι καὶ ξένοις πατρώϊς) ».

pas à activer tantôt l'une tantôt l'autre<sup>30</sup> en instituant une relation d'échange avec Ptolémée dont il « avait gagné les bonnes grâces par les tableaux et les peintures qu'il lui avait fait parvenir de Grèce<sup>31</sup>. » Surtout, les souverains ne manquaient pas de s'attacher les services des individus les plus brillants du monde grec. Ainsi, peu après la libération de Sicyone par Aratos en 251, « il lui vint de la part du roi [Antigone Gonatas] un présent de vingt-cinq talents<sup>32</sup> » tandis que, plus tard, c'est cent cinquante talents qu'il obtint du souverain lagide. À chaque fois, c'est à Aratos personnellement et non à l'homme politique que les dons sont faits<sup>33</sup>. Ptolémée et Antigone se mènent donc une lutte de présents afin de le compter parmi leurs conseillers ; d'abord dans le giron lagide, celui-ci finit par rejoindre la cour antigonide<sup>34</sup> où il donna la pleine mesure de ses compétences de *symbolos* sous Antigone Dôsôn et, surtout, sous son successeur Philippe V. Cette compétition, relativement intense entre les monarchies antigonide et lagide, pour attirer des individus éminents prenait même, à en croire Plutarque, la forme d'une « chasse à l'homme (ἐπὶ τοὺς ἀνθρώπους θήρας) que pratiquaient les autres rois en appâtant et corrompant (δελιάζοντες καὶ διαφθείροντες) les gens par des présents et de l'argent (χρήμασι καὶ δωρεαῖς)<sup>35</sup>. » À la même période, c'est à force de cadeaux qu'Antiochos III acheta les services et l'amitié de Mnasilochos, *princeps Aetolorum*, qui lui remit Médion et tenta de lui livrer Thyrréon<sup>36</sup> ; en plein conflit avec la puissance lagide, c'est également grâce à ses richesses qu'en 218 il fit passer de son côté Kéraïas, un des officiers de la garde de Ptolémée IV et « ébranla de nombreux généraux ennemis », dont le Thessalien Hippolochos et

<sup>30</sup> *Ibid.*, 4, 3, qui rapporte que le Sicyonien naviguait entre les eaux lagide et antigonide afin de servir ses ambitions dans sa propre cité.

<sup>31</sup> *Ibid.*, 12, 6 : τεθεραπευμένῳ γραφαῖς καὶ πίναξιν ἀπὸ τῆς Ἑλλάδος.

<sup>32</sup> *Ibid.*, 11, 2 : ἦκε δ' αὐτῷ καὶ χρημάτων δωρεὰ παρὰ τοῦ βασιλέως πέντε καὶ εἴκοσι τάλαντα. Sur l'identification du roi à Antigone Gonatas, voir HOLLEAUX Maurice, « Sur un passage de la vie d'Aratos par Plutarque », in *Hermes*, n° 41, 1906, p. 475-478.

<sup>33</sup> Sur le caractère personnel de ces présents, voir PASCHIDIS Paschalis, *Between City and King: prosopographical Studies on the Intermediaries between the Cities of the Greek Mainland and the Aegean and the Royal Courts in the Hellenistic Period, 322-190 B. C.*, Athènes-Paris, Mélétemata, n° 59, 2008, p. 235.

<sup>34</sup> Antigone Gonatas a joué un rôle central dans la constitution d'une cour composée d'intellectuels et de *philoi* venus de toute la Grèce : TARN William Woodthorpe, *Antigonos Gonatas*, Oxford, Clarendon Press, 1913, p. 223-256 ; GABBERT Janice, *Antigonos II Gonatas: A Political Biography*, Londres-New York, Routledge, 1997. Voir COURNARIE Paul, *La bonne mesure du charisme. Les rois antigonides et leurs sujets à l'époque hellénistique*, thèse de doctorat soutenue sous la direction de Patrice Brun et Vincent Azoulay, Bordeaux, Université de Bordeaux III, 2018.

<sup>35</sup> PLUTARQUE, *Vie de Cléomène*, 13, 8. STROOTMAN Rolf, *The Hellenistic Royal Court. Court Culture, Ceremonial and Ideology in Greece, Egypt and the Near East, 336-30 BCE*, Utrecht, Mnemosyne, 2007, p. 143sq ; POLYBE, XXIV, 6, 6 (le petit-fils d'Aratos est envoyé par la confédération achéenne comme ambassadeur en Égypte pour remercier Ptolémée de son don) : « il en allait de même pour Aratos dont l'aïeul avait entretenu des relations avec la maison royale d'Égypte ».

<sup>36</sup> TITE-LIVE, XXXVI, 11, 8 ; 12.

quatre-cents cavaliers de la garde royale<sup>37</sup>. En somme, mieux valait être un monarque riche et prospère pour être en mesure d'attirer et de garder auprès de soi des amis<sup>38</sup>. Car le roi qui se révélait nécessaire était abandonné : ainsi, en pleine guerre des Diadoques, de Lysimaque dont les soldats rejoignirent un Antigone qui accepta de leur payer leurs retards de soldes, et ainsi de Démétrios Poliorcète, fils d'Antigone, dont les *philoï* ont fini par rejoindre un Séleucos plus puissant<sup>39</sup>.

## **La trahison, une des formes de l'autonomie des *philoï***

### ***Marchander la loyauté***

Certains historiens, sans doute trompés par leur trop grande attention à la période des Diadoques – où les défections furent légion<sup>40</sup> – en sont même venus à suggérer que les souverains étaient en position de faiblesse face à des *philoï* qui étaient susceptibles de faire jouer la concurrence<sup>41</sup>. Il importe ici de donner une précision : la possibilité de changer de camp n'était pas partagée de manière égale par les Amis royaux, tout le monde ne pouvant en réalité s'offrir le luxe de trahir. En effet, structurellement, les cercles dirigeants étaient marqués par la polyvalence extrême des élites ou, plutôt, par leur non-spécialisation : pour beaucoup, les Amis maîtrisaient des compétences, militaires ou diplomatiques, relativement basiques qui, dès lors, les rendaient interchangeables<sup>42</sup>. Par ailleurs, la fluidité entre les milieux auliques – considérable sous les Successeurs – n'a cessé de s'amoinrir à mesure que les monarchies hellénistiques se sont établies singulièrement et dans la durée au cours du III<sup>e</sup> siècle.

Malgré tout, on doit dire qu'une partie des Amis n'était que relativement dépendants de leur souverain : ils avaient des arguments et des compétences à faire valoir lors d'éventuels

---

<sup>37</sup> POLYBE, V, 70, 10-11 ; 71, 11 (Ἰππόλοχον δὲ καὶ Κεραΐαν τοὺς ἀποστάντας).

<sup>38</sup> HABICHT Christian, « Die herrschende Gesellschaft in den hellenistischen Monarchien », in *VSWG*, n° 45, 1958, p. 1-16, p. 11.

<sup>39</sup> Respectivement : PLUTARQUE, *Vie de Démétrios*, 50 ; DIODORE, XX, 113.

<sup>40</sup> Par exemple : Néoptolème d'Arménie (JUSTIN, XIII, 6, 16 ; PLUTARQUE, *Vie d'Eumène*, 4-6), Laomédon de Syrie (ARRIEN, *Succ.*, F 1 [34]), Archon de Babylonie (ARRIEN, *Succ.*, F 10 A [3-5]), Ménandre et Asandros, Cleitos et la flotte égéenne, Philoxenos « lâchérent » Perdicas après le débarquement de Cratère en Asie. Voir BRIANT Pierre, *Antigone le Borgne. Les débuts de sa carrière et les problèmes de l'Assemblée macédonienne*, Paris, Les Belles Lettres, 1973, p. 135 ; ANSON Edward, *Eumenes of Cardia. A Greek Among Macedonians*, Leiden, Brill, 2015, p. 112.

<sup>41</sup> BIKERMAN Élias, *op. cit.*, p. 48 ; AUSTIN Michel Mervyn, « Hellenistic Kings, War, and the Economy », in *The Classical Quarterly*, n° 36/2, 1986, p. 450-466, p. 463 ; GEHRKE Hans-Joachim, *Geschichte des Hellenismus, [1990]*, Munich, Oldenbourg Verlag, 2003, p. 46-62.

<sup>42</sup> C'est une idée qui est défendue, aux sujets des Antigonides, par COURNARIE Paul, *op. cit.*, p. 301-310.

mercatos royaux, et dans ces conditions n'étaient pas nécessairement forcés de lier *ad vitam aeternam* leur destin à celui de leur roi ou chef.

C'est là un fait valable sous les Diadoques ou sous les monarchies hellénistiques où le principe de *polydôria* – *i.e.* le principe d'une relation d'échange inégale entre un roi pourvoyeur de richesses et des *philoï* qui, en retour, offraient leur soutien et leur fidélité –, était au cœur de l'éthique royale et imposait une forme de redistribution si ce n'est un partage du pouvoir<sup>43</sup>. Ainsi le système était-il fondé pour partie sur la contrainte, certes, mais surtout sur la négociation et, *in fine*, sur l'instauration d'un dialogue qui pouvait s'avérer relativement équilibré entre les monarques et leurs *philoï*, à tout le moins certains d'entre eux. Car, « la relation de *philia* entre le roi et les membres de son entourage offrait la possibilité de négocier en partie sa position à l'égard du souverain et les avantages que l'on pouvait en retirer. Lieu par excellence de l'échange inégal, la cour était aussi un espace de négociations inégales<sup>44</sup> », à l'issue desquelles les *philoï* n'avaient pas toujours le dessous<sup>45</sup>. Dit autrement, Amis et rois étaient pris dans un rapport de réciprocité qui consistait également en un système de contrainte mutuel : d'un côté, c'était du *basileus* que les Amis pouvaient attendre l'amélioration de leurs conditions d'existence ; de l'autre, le caractère des monarchies n'était pas déterminé seulement par le souverain mais aussi par son entourage, de sorte que si le roi était un *leader* il ne pouvait le devenir et le rester qu'à condition de conserver autour de lui ses Amis, et de gouverner avec eux<sup>46</sup>. Au fond, donc, si rois et *philoï* étaient liés entre eux par une relation de confiance et de loyauté<sup>47</sup>, celle-ci était foncièrement instable, spécialement dans l'adversité : certains ont même suggéré que l'insistance des souverains sur la bienveillance et la fidélité de leurs Amis « laisse entrevoir une insécurité sous-jacente<sup>48</sup>. »

---

<sup>43</sup> CAPDETREY Laurent, *Le pouvoir séleucide*, *op. cit.*, p. 386-387 ; MASSAR Natacha, « Le rôle des richesses dans les relations entre le souverain, la "maison du roi" et les savants de cour. État des lieux », in *Topoi*, n° 6 (supplément), 2004, p. 189-211. Sur les pratiques perses, BRIANT Pierre, *Histoire de l'empire perse*, *op. cit.*, p. 319-339.

<sup>44</sup> CAPDETREY Laurent, *Le pouvoir séleucide*, *op. cit.*, p. 388.

<sup>45</sup> Il l'avait néanmoins, le plus souvent, car le système des dons royaux visait à faire que les *philoï* (qui en faisaient la demande, souvent publique) rivalisent entre eux, *au service* du roi et en position de subordonnés. C'était donc un instrument de la compétition aulique et un des éléments de l'autoreprésentation de la supériorité royale – les rois donnaient souvent plus qu'il ne leur était demandé.

<sup>46</sup> AUSTIN Michel Mervyn, *op. cit.*, p. 462. L'octroi de *syntaxeis* par les rois apparaît dans ce cadre comme un moyen de récompenser les *philoï* et de s'assurer en même temps leur dépendance dans la mesure où cette sorte de pension royale (différente du don d'une propriété) impliquait pour persister la mise au service continue de l'Ami : voir MASSAR Natacha, *op. cit.*, p. 196, reprenant les analyses de ÉLIAS Norbert, *La société de cour*, Paris, Calmann-Lévy, 1974, p. 167.

<sup>47</sup> Voir DIODORE, XXI, 12, 1 (Lysimaque) ; WELLES Charles Bradford, *Royal Correspondence*, *op. cit.*, n° 11-12 (Antiochos I<sup>er</sup>) ; n° 44 (Antiochos III) ; n° 45 (Séleucos IV) ; POLYBE XVIII, 41 (Attale I<sup>er</sup>).

<sup>48</sup> AUSTIN Michel Mervyn, *op. cit.*, p. 462.

La loyauté des *philoï* restait donc un sujet de préoccupation constant pour les chefs ou les rois. C'était d'autant plus crucial que les Amis disposaient de moyens de pression sur leur monarque. D'une part, la conspiration formait une des armes possibles de ces dignitaires contre le pouvoir souverain, car c'est le plus souvent des cercles dirigeants que survenaient les complots ou les révoltes<sup>49</sup>. D'autre part, des courtisans mécontents pouvaient s'unir à un prétendant ou rejoindre une cour étrangère, emportant avec eux leurs satellites personnels, leur influence et même leurs troupes. Enfin, le risque pour les rois résidait dans la possibilité que des hommes puissants restent aux côtés de la dynastie mais agissent à leur guise, sans le consentement du roi ou même contre sa volonté<sup>50</sup>, sans plus faire montre de la bienveillance (*eunoia*) attendue de leur part. À côté de la mauvaise volonté dans l'accomplissement des missions – diplomatiques, administratives ou militaires – ou de la défection pure et simple, les sources nous font connaître des tentatives de blocage des entreprises royales de la part de dignitaires importants mais mécontents : ce fut le cas, au début du règne de Philippe V, entre 221 et 218, de la faction de d'Apellès et Léontios qui mirent toute leur énergie à fragiliser les positions des autres amis royaux et, surtout, à entraver l'ensemble des politiques du roi antigonide<sup>51</sup>. Bref, les *philoï* – spécialement les plus éminents – disposaient d'une marge de manœuvre politique qui leur garantissait une relative liberté dont les rois avaient conscience et avec laquelle ils devaient composer.

---

<sup>49</sup> À l'instar de la conspiration initiée en Égypte en 168 par Dionysios Pétozarapis, « un des amis de Ptolémée [VI] » qui « tenta de s'approprier les affaires de l'État » en soulevant la foule alexandrine (DIODORE, XXXI, 15a. Voir sur cette révolte VEÏSSE Anne-Emmanuelle, *Les « révoltes égyptiennes »*. *Recherches sur les troubles intérieurs en Égypte du règne de Ptolémée III à la conquête romaine*, Louvain, Peeters, 2004, p. 28-45). D'après Diodore, ce coup tenté contre la dynastie lagide avait été rendu possible par le statut de Dionysios qui « jouissait de beaucoup de crédit parmi les gens de la cour » et qui « méprisait l'un et l'autre rois à cause de leur âge et de leur inexpérience » (*Ibid.*). Il faut dire que Ptolémée VI était âgé de 15 à 18 ans et Ptolémée III de 12 à 15 ans : pour les dates de naissance des deux rois, voir LEGRAS Bernard, *Néotès. Recherches sur les jeunes Grecs dans l'Égypte ptolémaïque et romaine*, Genève, Droz, 1999, p. 113-115). Sur la question des menaces qui, depuis l'intérieur, pesaient assez lourdement sur les rois, voir SAVALLI-LESTRADE Ivana, « Rumeurs et silences autour de la mort des rois hellénistiques », in BOISSAVIT-CAMUS Brigitte, CHAUSSON François, INGLEBERT Hervé (dir.), *La mort du souverain entre Antiquité et haut Moyen-Âge*, Paris, Picard, 2003, p. 65-82 : « la mort criminelle ou punitive témoigne elle aussi, plus encore que la mort guerrière, de la faiblesse du roi. La violence n'est que rarement le fruit du hasard. Ses auteurs sont des « amis » las d'un roi sans autorité sur l'armée (Séleucos III) ou opposés à sa politique (Ptolémée V), des officiers ne reconnaissant plus la légitimité du roi (Démétrios II), des rois, enfin, supprimant des rivaux potentiels (Antiochos IV éliminant son corégent Antiochos, Cléopâtre VII faisant de même avec ses frères et sœurs, etc.). (...) Le danger vient donc surtout de l'intérieur de la cour » (*Ibid.*, p. 68).

<sup>50</sup> STROOTMAN Rolf, *The Hellenistic Royal Court*, *op. cit.*, p. 123.

<sup>51</sup> Sur les blocages politiques impulsés, de l'intérieur de la cour, par la coterie de Léontios : POLYBE, V, 4, 10-13 ; 5, 5-10 ; 7, 1-5 ; 14, 8-15, 9 ; 16, 2-4 ; 16, 9-10 ; 25, 1-4 ; sur le rôle plus spécifique d'Apellès : POLYBE, V, 26, 1-7. À ce sujet, D'AGOSTINI Monica, *The Rise of Philip V. Kingship and Rule in the Hellenistic World*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2019.

## *Les Diadoques : une autonomie politique*

Au-delà du caractère « marchand » ou marchandé de la relation entre rois et amis, les *philoï* transfuges ne se résument pas à des individus attirés uniquement par l'argent et les récompenses. Il pouvait en aller également de choix politiques et, partant, d'une forme d'autonomie de leur part : ils abandonnaient parfois leur souverain parce qu'ils ne cautionnaient pas la politique qui était menée ou parce qu'ils s'estimaient trop peu écoutés. Ainsi les conseillers pouvaient-ils changer de camp tantôt parce qu'ils ne supportaient pas l'autoritarisme de leur chef et ne jouissaient pas d'un droit de parole suffisant au conseil, tantôt parce qu'ils se refusaient à valider des décisions qu'ils ne partageaient pas. La chose s'observe dans l'entourage de deux Diadoques importants peu de temps après la mort d'Alexandre : Léonnatos et Perdikkas. Tous deux furent en effet abandonnés, l'un par Eumène, l'autre par nombre de ses *philoï*, à chaque fois pour des motifs explicitement politiques.

Eumène de Cardia, à qui Léonnatos faisait une telle confiance qu'« il ne lui cachait rien de ses desseins<sup>52</sup> », finit par s'en désolidariser et « s'enfuit auprès de Perdikkas auquel il révéla les projets de Léonnatos, ce qui lui valut aussitôt un grand crédit auprès de lui et son entrée dans le conseil<sup>53</sup>. Il en allait là chez le Cardien d'intérêts personnels mais surtout de fidélité envers la dynastie argéade dont il fut l'un des plus fervents défenseurs. Opposé aux plans de Léonnatos, qui ambitionnait de s'emparer du pouvoir en Macédoine, Eumène fit défection pour rejoindre celui qui incarnait officiellement l'autorité légitime – Perdikkas avait été nommé Tuteur des rois en 323.

De leur côté, quelques mois plus tard, les *philoï* de celui-ci firent défection parce qu'ils estimaient leur dignité et leur franc-parler trop peu respectés : « beaucoup de ses amis, rapporte Diodore, l'abandonnèrent alors pour se retirer auprès de Ptolémée ; c'était en effet un homme sanguinaire qui ne laissait aucune liberté aux autres officiers et, d'une manière générale, voulait commander à tous par la force<sup>54</sup>. » Il faut ici dire qu'ils ne supportaient pas que leur chef, contre leur avis, ait décidé en 321 de poursuivre son expédition punitive contre Ptolémée en Égypte, alors même que leurs territoires étaient menacés au nord par des alliés du Lagide, Antipater et

---

<sup>52</sup> PLUTARQUE, *Vie d'Eumène*, 3 : οὐδὲν ὧν ἐφρόνει πρὸς αὐτὸν ἀπεκρύψατο.

<sup>53</sup> PLUTARQUE, *Vie d'Eumène*, 4.

<sup>54</sup> DIODORE, XVIII, 33, 2-3 : πολλοὶ τῶν φίλων ἐγκαταλιπόντες ἀπεχώρησαν πρὸς τὸν Πτολεμαῖον· καὶ γὰρ φονικὸς ἦν καὶ τῶν ἄλλων ἡγεμόνων περιαιρούμενος τὰς ἐξουσίας καὶ καθόλου πάντων βουλόμενος ἄρχειν βιαίως.

Cratère. En réalité, c'est en vertu d'un faisceau de motifs que l'élite de Perdicas le trahit<sup>55</sup> : d'abord, le refus de méthodes de gouvernement peu inclusives ; ensuite, la conscience que la voie perdiccanienne qu'ils avaient choisie était moins avantageuse (la campagne contre Ptolémée déboucha, du reste, sur un désastre<sup>56</sup>) ; enfin, l'opportunisme politique propre à ces dignitaires qui savaient faire valoir leurs intérêts et faire jouer la concurrence. Ce dernier phénomène n'avait rien d'original car d'autres avant eux en avaient donné la preuve : la saisie des opportunités de recyclage politique constituait, en effet, un aspect essentiel de la culture des *philoï* à l'époque des Diadoques. Sentant le vent tourner, les officiers de Perdicas préférèrent assurément préparer leur défection au profit d'un Ptolémée qui, habile, avait fait montre de sa bienveillance et de sa générosité, en faisant notamment parvenir les ossements des soldats morts à leurs parents et amis<sup>57</sup>. Dans ce cas précis, leur trahison constitua une option alternative et *supplémentaire* à la prise de parole (*i.e.* la critique interne) : ce n'est qu'après avoir échoué à changer, de l'intérieur, les méthodes de gouvernement de leur chef que ses compagnons l'abandonnèrent.

### ***Persistence d'un phénomène (III<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècles)***

Évidemment, les phénomènes de défection furent exacerbés lors des guerres des Diadoques : dans un milieu aussi concurrentiel que l'était le monde d'après 323, les défections apparaissent comme un fait structurant qui agissait sur les chefs en ce qu'il les plaçait dans une position de relative fragilité à l'égard de leur groupe dirigeant. Loin d'être tout-puissants, ils devaient tenir compte d'un certain nombre de contraintes et de risques qui, croit-on, déterminaient en un sens collaboratif et inclusif leurs manières de gouverner. Or, la chose ne disparut pas avec l'institution des monarchies hellénistiques. À la cour séleucide, par exemple, Apollônios, fils de Ménestheus et membre d'une famille anciennement liée à la dynastie<sup>58</sup> fit valoir en 170 son

---

<sup>55</sup> Ceux qui ne l'avaient pas abandonné finirent par le mettre en accusation et le faire exécuter : ARRIEN, *Succ.*, 29 ; DIODORE, XVIII, 36, 4-5 ; PAUSANIAS, I, 6, 3 ; CORNELIUS NEPOS, *Vie d'Eumène*, 5, 1.

<sup>56</sup> DIODORE, XVIII, 36, 1.

<sup>57</sup> DIODORE, XVIII, 36, 1-2 ; ARRIEN, *Succ.*, 29. Voir ERRINGTON Robert Malcolm, « From Babylon to Tripuradeisos : 323-320 B.C. », in *The Journal of Hellenic Studies*, n° 90, 1970, p. 49-77, p. 65-66. L'auteur suppose même que le Lagide fut impliqué dans cet attentat.

<sup>58</sup> Beaucoup des *philoï* séleucides étaient recrutés à l'intérieur des cités grecques, spécialement Milet : voir SAVALLI-LESTRADÉ Ivana, *Les philoi royaux*, *op. cit.*, p. 218-233 ; CAPDETREY Laurent, *Le pouvoir séleucide*, *op. cit.*, p. 384-385, note 330. Ce fut particulièrement le cas de la famille des Ménesthides, au service des séleucides depuis Antiochos III, dont la loyauté à l'égard de la dynastie ne s'est jamais démentie. En effet, outre Apollônios, ses quatre fils furent, par la suite, des proches de Démétrios I<sup>er</sup> : Apollônios, Lacharès, Méléagros et Ménestheus, les deux premiers obtenant même d'être nommés à de hautes charges « dans la Grande Asie » (*SEG* 37, 991A). Sur ces *philoï*, voir GERA DOV, *Judaea and Mediterranean Politics. 219 to 161 B.C.E.*, Leiden, Brill, 1998, p. 118-

droit de retourner dans sa cité de Milet, mettant en évidence sa liberté envers le service royal et la contrainte impliquée par le système des dons royaux. Or, cette décision ne relevait pas d'une mise à la retraite bien méritée mais découlait d'un positionnement proprement politique dans la mesure où elle marquait la désapprobation du *philos* à l'égard du comportement d'Antiochos Épiphane, lequel venait de faire assassiner son propre neveu, le fils de Séleucos IV<sup>59</sup>.

Il incarne ainsi ces *philoï* qui, hauts-placés et originaires de cités extérieures aux royaumes, étaient doublement en mesure de quitter le service royal afin de retrouver leur existence civique. Et précisément, la présence à la cour d'Amis issus des rangs des élites civiques constituait une autre limite à l'autoritarisme royal parce qu'ils étaient « l'instrument principal par lequel les rois attachaient les *poleis* à leur autorité<sup>60</sup>. » En effet, le recours à des dirigeants civiques transformés en *philoï*, et pour une part en proches conseillers, permettait de s'assurer que les *poleis* se conforment aux ordres royaux ou, *a minima*, qu'elles mettent en œuvre une politique qui ne porte pas atteinte aux intérêts du souverain<sup>61</sup>. De ce point de vue, la brillante carrière d'Aratos de Sicyone, un des chefs de la Confédération achéenne, à la cour antigonide est représentative de l'attention portée par les rois aux *leaders* civiques, de la place et de l'influence privilégiées qu'ils leur ont octroyées dans leur entourage, et des contraintes qui nécessairement pesaient sur leurs manières de se comporter avec eux. En effet, la

---

120, p. 277. On observe le même phénomène à la cour antigonide avec la famille d'Harpale de Béroia ou celle de Pantauchos qui fut au service rapproché des rois pendant plusieurs générations : Pantauchos et son fils Balakros firent partie des premiers amis de Persée. Sur ces deux familles, PASCHIDIS Paschalis, « The Interpenetration of Civic Elites and Court Elite in Macedonia », in GUIMIER-SORBETS Anne-Marie, HATZOPOULOS Miltiade B., MORIZOT Yvette (dir.), *Rois, cités et nécropoles : institutions, rites et monuments en Macédoine. Actes des colloques de Nanterre (décembre 2002) et d'Athènes (janvier 2004)*, Athènes, Mélétemata, n° 45, 2006, p. 251-267, p. 259-262). Les membres des élites civiques, avec le consentement royal, avaient tendance à léguer leurs relations privilégiées avec les monarques à leurs descendants comme on le note également au sujet des familles d'Aristippe d'Argos, d'Aratos de Sicyone, d'Ascondas de Thèbes et d'Aristolochos de Cos.

<sup>59</sup> HERRMANN Peter, « Milesier am Seleukidenhof. Prosopographische Beiträge zur Geschichte Milets im 2. Jhd. V. Chr. », in *Chiron*, n° 17, 1987, p. 171-192, p. 175-182 ; GERA Dov, *Judaea and Mediterranean Politics*, *op. cit.*, p. 118-120. Pour le cas des *philoï* demandant à être déchargés de leur service pour le roi, voir MASSAR Natacha, *op. cit.*, p. 197-199 : ces départs font l'objet d'une demande de l'Ami et, concertés avec le roi, ils viennent récompenser une loyauté éprouvée.

<sup>60</sup> PASCHIDIS Paschalis, « *Philoï* and *philia* between *Poleis* and Kings », *op. cit.*, p. 290 : « the chief instrument by which the kings attached the *poleis* to their rule ». Voir aussi PASCHIDIS Paschalis, *Between City and King*, *op. cit.*, p. 483-486 ; DAVIES John, « The Interpenetration of Hellenistic Sovereignities », in OGDEN Daniel (ed.), *The Hellenistic World. New Perspectives*, Londres, Classical Press of Wales and Duckworth, 2002, p. 1-21, p. 11-12.

<sup>61</sup> C'était un moyen moins risqué, moins coûteux et plus rentable que l'utilisation de la force militaire et de la coercition. Par ailleurs, les dirigeants civiques ne jouaient pas simplement un rôle crucial dans le processus de prise de décision (du côté du roi, du côté de leur cité), ils servaient aussi de facilitateurs à l'incorporation de la présence royale dans la vie civique : en mettant en œuvre les desseins et ordres royaux (traduits dans la terminologie institutionnelle de la cité) ; en intégrant la propagande royale dans le discours civique ; en facilitant l'intervention du roi dans la vie de la cité (judiciaire, évergétique, diplomatique, etc.) : voir PASCHIDIS Paschalis, *Between City and King*, *op. cit.*, p. 482-483.

soumission de ces individus issus des élites civiques et spontanément mis au service des rois était incomplète : ils n'étaient que partiellement dominés par les souverains et n'hésitaient pas à suivre leur propre agenda politique comme on le note avec l'Achéen Aratos de Sicyone qui, « *xenos* de la famille des Ptolémées et des Antigonides, a changé d'alliance en passant plus d'une fois d'un roi à l'autre, en fonction de son évaluation de l'intérêt des Achéens – considéré à travers le prisme de son agenda personnel<sup>62</sup>. » Cette relative indépendance, qui leur permettait de négocier les modalités de leurs relations avec les rois, était permise par leur influence exorbitante dans leur cité et par le fait qu'ils avaient tissé des liens avec plusieurs cours royales<sup>63</sup>.

Suivant la même logique, et à la même période, il est le cas d'un dignitaire antigonide du roi Persée qui, pourtant inconnu pour une compétence particulière ou un long passé familial de loyauté politique<sup>64</sup>, montre que les *philoï* ne sacrifiaient pas systématiquement leurs intérêts ni leurs convictions sur l'autel du service royal. Il s'agit d'Onésimos, au sujet duquel Tite-Live rapporte ce qui suit :

Noble macédonien, fils de Python, « il avait toujours conseillé la paix au roi et lui avait recommandé (son père Philippe ayant gardé jusqu'au terme extrême de sa vie l'habitude de lire en entier chaque jour – mieux, deux fois par jour – le traité qu'il avait signé avec les Romains) de suivre cette habitude, sinon toujours, du moins fréquemment. *Voyant qu'il n'avait pas pu le détourner de la guerre*, il commença à *prendre ses distances*, sous des prétextes très divers, de façon à *ne plus participer aux projets qu'il n'approuvait pas* ; puis, se rendant compte qu'il était suspect et était parfois accusé de trahison, il se réfugia auprès des Romains et rendit de grands services au consul.<sup>65</sup>

---

<sup>62</sup> PASCHIDIS Paschalis, *Between City and King*, *op. cit.*, p. 476 : « Aratos (B13), a family *xenos* both of the Ptolemies and of the Antigonids, switched alliances from one king to the other more than once, according to his estimation of where Achaian interest lay –viewed through the prism of his personal agenda ».

<sup>63</sup> Voir, par exemple, Eurycleidès et Micion, dirigeants athéniens entre 242 et 212, sous l'influence desquels les Athéniens « s'aplatissaient devant tous les rois, particulièrement devant Ptolémée » (POLYBE, V, 106, 8 : εἰς πάντα τοὺς βασιλεῖς ἐξεκέχυντο).

<sup>64</sup> Contrairement, par exemple, à Chrysogonos et ses deux fils, membres d'une famille d'Édessa. Samos et Pyrrhichos, *philoï* de Philippe V, ou Néon de Boiotia, ami de Persée, dont le père, Bracchyllès avait été le conseiller de Philippe V (POLYBE, XVIII, 1, 2). Sur le statut de *philoï* de Néon, voir MA JOHN, « Court, King, and Power in Antigonid Macedonia », in LANE FOX Robin (dir.), *Brill's Companion to Ancient Macedon. Studies in the Archaeology and History of Macedon, 650 BC – 300 AD*, Leiden, Brill, 2011, p. 521-543 (p. 528) ; de son côté, LE BOHEC Sylvie, (« Les *Philoï* des rois antigonides », in *Revue des études grecques*, n° 98, 1985, p. 93-124) ne compte pas Bracchyllès et Néon parmi le groupe des Amis royaux, alors qu'il ne fait aucun doute qu'ils en étaient.

<sup>65</sup> TITE-LIVE, XLIV, 16, 4-6 : *nobilem Macedonem, in senatum introduxit. Is Pacis semper auctor regi fuerat monueratque, sicut pater eius Philippus institutum usque ad ultimum vitae diem servarat cotidie, bis in die foederis icti cum Romanis perlegendi, ut eum morem, si non semper, crebro tamen usurparet. Postquam deterrere eum a bello nequii, prima subtrahere sese per alias atque alias causas, ne interesset iis, quae non probabat, coepit; postremo, cum suspectum se esse cerneret et prodicionis interdum crimine insimulari ad Romanos transfugit et magno usui consuli fuit.*

L'identité réelle de ce personnage visiblement important, mais mentionné par le seul Tite-Live, a fait l'objet d'un certain nombre d'hypothèses, spécialement de la part de Paul Pédech<sup>66</sup> : suggérant une confusion du copiste parce qu'Onésimos n'appartient pas à l'onomastique macédonienne<sup>67</sup>, il proposa de l'identifier à un autre *philos* antigonide bien connu, Onomastos, gouverneur macédonien de Thrace en 184 et proche collaborateur du roi Philippe. C'est lui, notamment, qui aurait été à l'initiative du massacre de Maronée en 185, à l'origine des protestations romaines, et que le souverain aurait refusé de livrer parce qu'il était un ami très honoré (« *honoratiori amico* ») et parce qu'il craignait son témoignage : « il s'était en effet entretenu personnellement avec lui et l'utilisait souvent comme instrument et complice des opérations de ce genre<sup>68</sup>. » Onomastos est donc un homme de main et un proche conseiller, car on le voit assister le roi lors du procès de ses fils en 180. À ce titre, il en sait beaucoup sur les affaires du royaume, y compris les plus secrètes. F.W. Walbank, de son côté, n'accepte pas le raisonnement de P. Pédech et soutient qu'il s'agit de deux individus différents<sup>69</sup>, ce que nous croyons également car la trajectoire d'Onésimos correspond assez peu au caractère de cet Onomastos qui était, pour le coup, un foudre de guerre : dans ce cas, on doit considérer que Tite-Live fait allusion à un autre des amis royaux, qui était également un intime du souverain étant donné qu'il était en mesure de lui prodiguer des conseils récurrents. Pour autant, parce qu'il n'est mentionné à aucune autre occasion, il est possible qu'il ait été moins haut placé à la cour et, partant, plus représentatif des *philoï* qui, dotés de compétences moyennes et d'une position importante sans être indispensable, pouvaient tout de même faire valoir leurs vues lors des séances du conseil et, dans l'éventualité où la politique royale ne leur plaisait pas, préférer la défection à la loyauté.

Malgré tout, cet individu disposait manifestement d'un capital social suffisant pour faire jouer une concurrence qui fût efficiente ; il possédait le moyen d'entrer en contacts avec les Romains – peut-être fut-il ambassadeur pour le compte de Persée – de leur vendre ses talents

---

<sup>66</sup> PEDECH Paul, *La méthode historique de Polybe*, Paris, Les Belles Lettres, 1964, p. 133-134, 143 et 362. L'historien suggère que c'est de cet individu que Polybe, qui a pu le rencontrer à Tarente, a tiré une partie des informations qui étaient à la base de son récit du règne de Philippe et de sa psychologie, ainsi que des intrigues de Persée (*Ibid.*, p. 133-134).

<sup>67</sup> *Contra* TATAKI Argyro, *Macedonians Abroad: a Contribution to the Prosopography of Ancient Macedonia*, Athènes-Paris, Mélétemata, 1998, n° 9, p. 392, le fait figurer dans son recueil prosopographique.

<sup>68</sup> TITE-LIVE, XXXIX, 34, 7-9 : *et eundem indicem haud paulo plus timebat quia et ipse semonem cum eo contulerat et multorum talium ministrum et consciuum habebat.*

<sup>69</sup> WALBANK Franck William, *A Historical Commentary on Polybius. Volume III: Commentary on Books XIX-XL*, Oxford, Clarendon Press, 1979, p. 197-198. LE BOHEC Sylvie, « Les *philoï* des rois antigonides », *op. cit.*, n° 11, p. 109-110. L'auteure ne prend pas position.

ou ses connaissances, qui furent profitables à l'*Urbs* si l'on en croit Tite-Live. En réalité, même dans le cas des *philoï* de moindre importance, leur défection était rendue possible par le contexte de guerre permanente : en passant à l'ennemi, comme cela put être le cas d'Onésimos, ils étaient en capacité d'apporter avec eux certains éléments qui pouvaient être utilisés contre leur ancien patron. À cet égard, et sans considérer qu'Onésimos et Onomastos n'étaient qu'un seul et même individu, P. Pédech a raison de rappeler qu'« il en savait sans doute assez long pour noircir convenablement son roi et alimenter la propagande romaine contre lui »<sup>70</sup>. En définitive, donc, quand un *philos* n'était pas d'accord avec une décision ou plus largement une politique royale, il pouvait opter pour une réaction de fuite (l'*exit* d'Hirschman), qui pouvait avoir différents degrés : généralement, elle consistait en la sortie d'un système d'interaction jugé insatisfaisant, cette défection pouvant prendre la forme d'une prise de distance à l'égard du système – l'individu décidant de cesser de coopérer tout court<sup>71</sup> – ou de la défection pure et simple<sup>72</sup>, pour marquer plus encore cette dissociation et pour échapper à quelques mesures de rétorsion ou de *vendetta*.

Toutes ces défections de la part des *philoï* royaux étaient l'indice en même temps que l'instrument de leur relative indépendance dont les monarques devaient tenir compte.

Dans ce cadre, il importait que le roi sût créer chez ses Amis leur fidélité, au risque de les perdre. Évidemment le contexte de guerre augmentait les possibilités de changement de camp, mais quoi qu'il en fût la reconnaissance de la liberté des *philoï*-conseillers (donc de leur *parrhêsia*) et de leur autonomie minimale était attendue, parce que c'était la condition d'une délibération collective où l'avis de chacun devait être partie prenante du processus de décision ; Perdicas et Persée gouvernent de manière autoritaire, ils sont donc abandonnés ; car, au conseil

---

<sup>70</sup> PEDECH Paul, *La méthode historique de Polybe*, op. cit., p. 133. L'auteur rappelle du reste que « le rapport d'Onésimos devait être indulgent pour Philippe, mais impitoyable pour Persée » (*Ibid.*).

<sup>71</sup> En ce sens, le premier comportement d'Onésimos ne peut être envisagé comme relevant ni du loyalisme ni de l'apathie, parce qu'il décide de se mettre ostensiblement à l'écart du système, c'est-à-dire de ne plus y participer, ni activement ni passivement : c'est un cas de défection de l'intérieur, si l'on peut dire. Sur la différence entre *loyalty* et *apathy*, voir BAJOIT Guy, « *Exit, voice, loyalty... and apathy*. Les réactions individuelles au mécontentement », op. cit., qui s'efforce de compléter le modèle d'Hirschman en ajoutant une quatrième attitude possible face au mécontentement : l'apathie, qui à ses yeux n'est pas réductible à ce qu'il nomme la loyauté et que les traducteurs d'Hirschman ont qualifié de résignation. L'apathie est autre chose que la loyauté ou fidélité, conçue par Bajoit comme « l'attitude de confiance des membres, qui consiste à patienter et à supporter le mécontentement, convaincus que les dirigeants en sont conscients, qu'ils font ce qu'ils peuvent et ne tarderont pas à trouver une solution. La fidélité suppose de la confiance » (*Ibid.*, p. 328).

<sup>72</sup> Un passage de *La Perse* de Ctésias de Cnide met en lumière la capacité, pour les amis royaux, de suivre leur propre agenda en cas de désaccord trop profond avec les décisions royales : ce fut le cas du Perse Parsondès qui, ami du roi Artaios et très influent parmi les membres du conseil royal fit le choix de la fuite et de la rébellion après avoir été blessé par une décision (CTESIAS, *La Perse*, F5 § 33, 1-3 ; *Ibid.*, F6b). L'épisode est résumé par DIODORE, II, 33, 1-5.

du roi et des amis, qui était l'organe principal de la politique de l'État, le monarque avait certes l'initiative mais il ne lui était le plus souvent pas loisible de décider contre un consensus de ses conseillers ; plus encore, l'unanimité ou, *a minima*, le consensus était visé.

## Comment penser la trahison dans une conception utilitariste de la *philia* ?

### Les raisons de l'amitié

Tous ces phénomènes, de manière générale, étaient facilités par un fait : même si les Grecs faisaient de la loyauté un élément déterminant de la *philia*, ils n'en reconnaissaient pas moins, dès l'époque classique, que ce type de relation, telle la Fortune, était soumis au changement<sup>73</sup>. Ce principe est formulé par Plutarque dans sa *Vie d'Eumène* suivant laquelle, à l'annonce de la mort de son ancien ami en 321, Eumène déplora « l'infortune de Cratère et la nécessité où lui-même s'était trouvé d'affronter un ami intime<sup>74</sup>. » Ces transferts – qui n'étaient pas perçus comme des trahisons par les acteurs eux-mêmes –, étaient certes problématiques sur un plan politique – car les *philoï* faisaient bénéficier à leur nouveau patron de leurs réseaux de clientèle et de leurs compétences – mais ils n'avaient au fond rien de scandaleux aux yeux de ceux qui connaissaient un tant soit peu le fonctionnement des entourages royaux ; à cet égard, on doit noter que les trahisons ne furent jamais punies. Il faut dire que les changements de camp étaient la plupart du temps compatibles avec les principes de la *xenia* sur laquelle étaient fondées les politiques de recrutement des *philoï* dans les cours hellénistiques<sup>75</sup>. La réalité était que les cours royales étaient étroitement reliées entre elles : les *philoï* étaient en effet issus d'un même terreau culturel et sociologique, ils étaient membres de l'élite gréco-macédonienne et entretenaient pour certains des liens personnels parfois forts voire étaient originaires des mêmes cités<sup>76</sup>. Dès lors, la sédimentation des identités et des relations de fidélité – civique, aulique, personnelle – constituait un levier possible, et non scandaleux, pour obtenir que l'ami d'un rival changeât de

---

<sup>73</sup> DÉMOSTHÈNE, *Contre Aristocrate*, 122. Voir KONSTAN David, *Friendship in the Classical World*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997, p. 55sq.

<sup>74</sup> PLUTARQUE, *Vie d'Eumène*, 7, 13.

<sup>75</sup> HERMAN Gabriel, *Ritualised Friendship and the Greek City*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987, p. 8 ; *Ibid.*, « The Court Society of the Hellenistic Age », in CARTLEDGE Paul, GARNSEY Peter, GRUEN Erich (eds.), *Hellenistic Constructs. Essays in Culture, History, and Historiography*, Berkeley, University of California Press, 1997, p. 199-224 (p. 208-209) ; KONSTAN David, *Ritualised Friendship*, *op. cit.*, p. 83-87 sur la *xenia* à l'époque classique ; STROOTMAN Rolf, *op. cit.*, p. 175.

<sup>76</sup> Voir HABICHT Christian, *op. cit.* ; O'NEIL James, « The Ethnic Origins of the Friends of the Antigonid Kings of Macedon », in *The Classical Quarterly*, n° 53/2, 2003, p. 510-522.

camp. Ainsi, lorsqu' à partir de 318-317 Antigone Monophtalmos voulut affaiblir son ennemi Eumène de Cardia, il ne se contenta pas de proposer aux chefs des Argyraspides, qui étaient à ses côtés, des « dons considérables et de plus grandes satrapies », il fit également valoir, comme Ptolémée avant lui et Séleucos et Peithon après lui<sup>77</sup>, leur identité de Macédoniens – Eumène n'était qu'un Grec<sup>78</sup>. Surtout, il alla jusqu'à jouer sur leur appartenance civique : il fit partir son ami Philotas et trente Macédoniens furent chargés de « s'aboucher pareillement avec ceux des Boucliers d'argent qu'ils connaissaient personnellement ou qui étaient originaires des mêmes villes qu'eux, et les corrompre par des présents afin de les faire entrer dans le complot dirigé contre Eumène<sup>79</sup>. » L'envoi de Hiéronymos de Cardia, un de ses concitoyens<sup>80</sup>, pour convaincre Eumène lui-même de devenir son *philos* répondait aux mêmes objectifs. Toutefois, ces éléments identitaires étaient quelques-uns parmi d'autres dans le faisceau des liens d'appartenance et des raisons d'agir des individus ; par conséquent leur activation était loin de produire un résultat automatique. De la sorte, si l'identité macédonienne constituait bien souvent un aimant et un ciment des fidélités, ceux qui n'en étaient pas –Pyrrhos, Eumène – n'étaient pas pour autant démunis pour se faire des amis : la proximité d'avec Alexandre, la gloire et le talent militaires constituaient également pour les *philoï* des motifs solides de suivre un général grec plutôt que macédonien<sup>81</sup>. C'est ce qu'après son père, Démétrios Poliorcète apprit à ses dépens, lui qui, pris en tenaille par Lysimaque et Pyrrhos, craignait que « ses soldats, en s'approchant d'un roi originaire de Macédoine et couvert de gloire comme Lysimaque, ne changent de camp<sup>82</sup>. » Finalement, c'est pour Pyrrhos qu'ils l'abandonnèrent en 288.

### **L'amitié intéressée : pour une politique de l'amitié**

On le voit, les relations de *philia* entre les généraux et leurs compagnons ou leurs soldats sont fondées sur un véritable complexe d'identités et de facteurs au sein duquel il serait vain de

---

<sup>77</sup> Respectivement : DIODORE, XVIII, 62, 1 ; XIX, 13, 1.

<sup>78</sup> Voir CORNELIUS NEPOS, *Vie d'Eumène*, 1, 2-3. Voir à ce sujet ANSON Edward, *Eumenes of Cardia*, *op. cit.*, p. 241-262.

<sup>79</sup> DIODORE, XVIII, 62, 4 : ὁμοίως δὲ καὶ τῶν ἀργυρασπίδων τοῖς γνωρίζομενοις καὶ πολίταις ἐντυγχάνειν καὶ διαφθεῖρειν δωρεαῖς πρὸς τὴν κατ' Εὐμενοῦς ἐπιβουλήν.

<sup>80</sup> PLUTARQUE, *Vie d'Eumène*, 12, 1-2. Indice, néanmoins, de l'importance du partage d'une même identité civique, Hiéronymos était au service d'Eumène depuis longtemps et le resta jusqu'à sa mort, malgré la mauvaise posture dans laquelle se trouva son chef ; fait prisonnier, il fut toutefois bien traité par Antigone (DIODORE, XIX, 44).

<sup>81</sup> Ainsi Pyrrhos était-il considéré « comme le premier de beaucoup parmi les rois de son temps » (PLUTARQUE, *Vie de Pyrrhos*, 26, 1).

<sup>82</sup> PLUTARQUE, *Vie de Démétrios*, 11, 7 : μὴ πλησίον γενόμενοι βασιλέως Μακεδόνοιο καὶ δόξαν ἔχοντος μεταβάλλονται πρὸς αὐτόν.

chercher à déceler une hiérarchie – qui variait suivant les circonstances et les individus. Même le souvenir d’Alexandre qui semblait constituer un élément fédérateur indépassable ne suffisait pas toujours : certes, c’est en plaçant son autorité sous la tutelle de la figure et des insignes du conquérant qu’Eumène s’attacha la fidélité et la coopération de ses commandants mais cela ne l’empêcha pas d’être finalement trahi par ses hommes ; de son côté, Olympias qui, comme mère de l’Argéade, jouissait d’un prestige considérable<sup>83</sup> n’en fut pas moins abandonnée par ses *philoï* lors de sa lutte contre Cassandre<sup>84</sup>. Car les identités avaient une efficience toute relative dans un cadre où la fidélité personnelle, même si elle n’était pas sans valeur ni consistance, s’avérait bien souvent à géométrie variable. Il faut dire que derrière la beauté proclamée de la *philia* et du compagnonnage, la loyauté était également une manière honorable de servir ses propres intérêts. Pour preuve, ni Eumène ni aucun des Argyraspides ne fut convaincu par les envoyés d’Antigone, si ce n’est Teutamos qui tenta de corrompre son acolyte Antigénès. Mais ce dernier, « à l’inébranlable loyauté » le fit changer d’avis en lui expliquant « qu’il était dans leur intérêt qu’Eumène demeurât en vie plutôt qu’Antigone<sup>85</sup>. » Chez Plutarque également, la part des intérêts personnels dans le dévouement et l’amitié des compagnons d’Eumène est essentielle :

Dépités et jaloux, les chefs des Argyraspides, Antigénès et Teutamos, complotèrent contre lui : ils réunirent la plupart des satrapes et des généraux et délibérèrent pour décider quand et comment ils se débarrasseraient d’Eumène. Ils furent tous d’avis de l’utiliser pour la bataille et de le tuer aussitôt après. Mais Eudamos, le chef des éléphants, et Phaedimos vinrent en secret lui révéler cette décision, non point par dévouement ou affection pour lui, mais par crainte de perdre l’argent qu’ils lui avaient versé<sup>86</sup>.

Sans avantages pour l’ami, l’amitié risquait bien de n’être plus qu’un mot. Plus encore – principe de préservation de soi oblige – la loyauté ne faisait pas le poids face au désir de survivre, politiquement ou biologiquement. Menacé par Antigone, à partir de 316, dans sa position de satrape de Babylonie, et craignant pour sa vie, Séleucos s’enfuit et se réfugia auprès

---

<sup>83</sup> C’est en raison de l’aura héritée de leur proximité passée d’avec Alexandre que Cassandre se résolut à faire mourir Olympias mais également Aristonous dont il craignait que le prestige ne constitue une menace pour son autorité (DIODORE, XIX, 50-51). Ce n’est pas pour rien que lui-même épousa Thessalonikè, fille de Philippe et demi-sœur d’Alexandre, « car il souhaitait apparaître comme un membre de la famille royale » (XIX, 52).

<sup>84</sup> DIODORE, XIX, 50, 3-4.

<sup>85</sup> DIODORE, XVIII, 62, 6.

<sup>86</sup> PLUTARQUE, *Vie d’Eumène*, 16, 2 : ἐφ’ ᾧ λυπούμενοι καὶ φθονοῦντες οἱ τῶν ἀργυρασπίδων ἡγεμόνες, Ἀντιγένης καὶ Τεύταμος, ἐπεβούλευον αὐτῷ, καὶ τοὺς πλείστους τῶν τε σατραπῶν καὶ τῶν στρατηγῶν συναγαγόντες ἐβουλεύοντο, πότε χρῆ καὶ πῶς τὸν Εὐμενῆ διαφθεῖραι. συνδόξαν δὲ πᾶσιν ἀποχρήσασθαι πρὸς τὴν μάχην αὐτῷ, μετὰ δὲ τὴν μάχην εὐθὺς ἀνελεῖν, Εὐδαμος ὁ τῶν ἐλεφάντων ἡγεμὼν καὶ Φαίδιμος ἐξαγγέλλουσι κρύφα τῷ Εὐμενεὶ τὰ δεδογμένα, δι’ εὐνοίαν μὲν οὐδεμίαν ἢ χάριν, εὐλαβοῦμενοι δὲ μὴ τῶν χρημάτων ἃ δεδανείκεσαν αὐτῷ στερηθῶσιν.

de Ptolémée, dont on vantait partout la générosité, l'empressement et la bonté qu'il témoignait à ceux qui se réfugiaient auprès de lui<sup>87</sup>. » D'une part, Séleucos s'attacha à justifier sa défection en rappelant que la responsabilité en incombait à Antigone qui avait transgressé les liens de *philia* et de *pistis* (« confiance ») en faisant exécuter nombre de ses propres amis<sup>88</sup>. De l'autre, il n'y avait dans cette défection rien de bien choquant : Antigone lui-même ne s'en offusqua pas mais accueillit la nouvelle avec joie « car il ne serait pas contraint de porter la main sur un ami qui avait lutté avec vaillance<sup>89</sup>. » De son côté, Andronicos, *philos* d'Antigone et chef de la garnison de Tyr, refusa par des injures les avances généreuses de Ptolémée, déclarant qu'« il ne trahirait pas la confiance qu'Antigone et Démétrios avaient mise en lui<sup>90</sup>. » Cela ne l'empêcha pas, une fois fait prisonnier de Ptolémée, d'accepter sa bienveillance et d'intégrer le cercle de ses amis.

Au fond, l'amitié constituait une catégorie aux contours variés et variables, faisant coexister éthique, politique et économique. Plus encore, la *philia* en vigueur dans les monarchies grecques aurait relevé, à en croire les sources, d'une forme d'anthropologie originale propre à ces cercles dirigeants marqués par l'asymétrie et l'exacerbation des rivalités entre *philoï* et entre rois. C'est ce que rappelle Plutarque : « les rois n'ont pas à accuser les gens du peuple de changer de camp suivant leur intérêt ; ceux-ci, en effet, ne font sur ce point que les imiter, eux qui sont des maîtres en fait de perfidie et de trahison<sup>91</sup>. » Derrière le jugement de valeur, qui visait à mettre à distance le monde civique du monde aulique supposément régi par le luxe, l'asymétrie, l'hypocrisie et la trahison<sup>92</sup>, se profile une conception *intéressée* de l'amitié dans laquelle les liens d'amitié apparaissaient comme le résultat d'un investissement, de la part du roi et des *philoï* : lui investissait sur ses amis en leur donnant des gratifications et eux investissaient – leurs biens, leur énergie et parfois leur vie – sur lui, dans l'idée qu'ils en tireraient un profit conséquent. Partant, les Amis disposaient d'une marge de manœuvre

---

<sup>87</sup> DIODORE, XIX, 55, 5 : διεβεβόητο γὰρ ἢ τούτου χρηστότης καὶ τὸ πρὸς τοὺς καταφυγόντας ἐπ' αὐτὸν ἔκτενές καὶ φιλόανθρωπον.

<sup>88</sup> *Ibid.*, 56, 1-2 : Pithon et Peucestès, notamment.

<sup>89</sup> *Ibid.*, 55, 6 : αὐτὸς μὲν μὴ συνηναγκάσθαι προσενεγκεῖν τὰς χεῖρας ἀνδρὶ φίλῳ καὶ συνηγωνισμένῳ προθύμως.

<sup>90</sup> *Ibid.*, 86, 2 : ὁ δὲ φήσας μηδενὶ τρόπῳ προδώσειν τὴν δεδομένην ὑπ' Ἀντιγόνου καὶ Δημητρίου πίστιν.

<sup>91</sup> PLUTARQUE, *Vie de Pyrrhos*, 12, 12 : ὅθεν οὐδ' αἰτιᾶσθαι τοὺς πολλοὺς ἔχουσιν οἱ βασιλεῖς μετατιθεμένους πρὸς τὸ συμφέρον· ἐκείνους γὰρ αὐτοὺς ταῦτα μιμοῦνται ποιοῦντες, ἀπιστίας καὶ προδοσίας διδασκάλους ὄντας. Je traduis.

<sup>92</sup> SAVALLI-LESTRADE Ivana, « *Bios aulikos*. The multiple ways of life of courtiers in the Hellenistic Age », in ERSKINE Andrew, LLEWELLYN-JONES Lloyd, WALLACE Shane (eds.), *The Hellenistic Court. monarchic Power and Elite Society from Alexander to Cleopatra*, Swansea, The Classical Press of Wales, 2017, p. 101-120.

politique qui faisaient qu'ils ne sacrifiaient jamais entièrement leur liberté sur l'autel du service et de l'amitié royale.

### **Pour une politique de l'amitié**

Dans un tel cadre, où les intérêts personnels étaient partie prenante des stratégies individuelles, il était donc impératif pour les rois que l'amitié et le dévouement de leurs compagnons soient en permanence alimentés par des bienfaits et des marques d'honneur. Xénophon l'avait parfaitement compris lui qui dès le IV<sup>e</sup> siècle élaborait, dans son œuvre, ce que Vincent Azoulay appelle des « politiques de l'amitié<sup>93</sup> » fondées sur l'échange inégal de bienfaits. À côté d'une conception équilibrée de la *philia*, propre au monde des *poleis*, émergea une définition inégalitaire et verticale de l'amitié plus appropriée à un monde qui avait changé et mis sur le devant de la scène les rois et leurs *philoï*. Si Xénophon est si important dans l'évolution de la manière d'appréhender la *philia*, c'est parce qu'il parvient à composer avec ces deux tendances (égalité / dépendance), l'amitié étant chez lui « conçue comme un élément modérateur, un voile idéologique<sup>94</sup> » visant à rendre acceptables des relations de domination radicale notamment entre rois et sujets, et ainsi de produire du consensus. Plus encore, l'auteur introduit une autre rupture essentielle qui préfigure l'époque hellénistique : il s'agit de l'« extension radicale du lien d'amitié<sup>95</sup> » que produit le glissement, dans la *Cyropédie*, de la *philia* à la *philanthrôpia* ; généralement conçue comme « une disposition générale de bienveillance et de bienfaisance à l'égard des hommes<sup>96</sup>. » Désormais, la communauté n'est plus limitée à un collectif déterminé par des relations d'amitié mais se trouve élargie à tous ceux à qui sont réservés les bienfaits du chef ou du roi ; dans ce cadre, la bienfaisance devient une qualité essentielle, dont Ptolémée devint le symbole, lui qui attirait à ses côtés les *philoï* de ses rivaux en jouant précisément sur sa réputation de générosité, d'affabilité et de douceur ; il offrait dès lors de penser un élargissement considérable de la communauté, et de rendre acceptables les changements

---

<sup>93</sup> AZOULAY Vincent, *Xénophon et les grâces du pouvoir*, op. cit., p. 281.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 317. Comme le rappelle l'auteur, Xénophon n'est pas Machiavel, car « les partenaires de l'échange sont souvent pris, l'un comme l'autre, dans l'illusion créée par la *philia* » (*Ibid.*, note 203). Voir aussi AZOULAY Vincent, « Xénophon et la redéfinition de la *philia* », in CRUBELLIER Michel, JAULIN Annick, PELLEGRIN Pierre, (dir.), *Philia et Dikè. Aspects du lien social et politique en Grèce ancienne*, Paris, Classiques Garnier, 2018, p. 101-121.

<sup>95</sup> AZOULAY Vincent, *Xénophon et les grâces du pouvoir*, op. cit., p. 318.

<sup>96</sup> FESTUGIERE André-Jean, *La révélation d'Hermès Trismégiste : le dieu cosmique*, t. 2, Paris, Les Belles Lettres, 1950, p. 301. Cette notion de *philanthrôpia*, réservée au monde des dieux ou des héros, jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle, comprend également des nuances : affabilité, générosité, douceur, indulgence.

d'allégeance, dont les rois hellénistiques se firent les continuateurs à travers leur politique évergétique, notamment à destination des cités<sup>97</sup>.

Les rapports d'amitié au sommet des monarchies grecques n'étaient pas un simple mot, ils avaient une réelle consistance sociale mais fonctionnaient selon d'autres standards parmi lesquels figuraient l'échange de dons et de contre-dons et la reconnaissance que la communauté des sentiments était toujours aussi une communauté des intérêts et des destins au sens où l'ami était aussi celui qui avait un intérêt à le rester. Cela était déjà présent dans l'*Éthique à Nicomaque* d'Aristote qui fut l'un des premiers à penser une amitié par intérêt, mais fut systématisé à partir du IV<sup>e</sup> siècle et après au sujet des rois et de leurs Amis. Bref, la *philia* s'accompagnait bien souvent d'une prime d'intéressement qui prenait des formes diverses : butin, commandements, bienfaits, etc. La participation au gouvernement et aux décisions en faisait également partie, comme le montre la fuite des *philoï* de Perdiccas, lesquels ne s'envisageaient pas comme de simples exécutants de résolutions prises par leur chef. Il n'est pas inutile de préciser que Perdiccas fut alors contraint de revoir de fond en comble sa manière de commander : « devant cette situation [le mécontentement de ses amis, et la défection de certains], cherchant à réparer ses échecs, Perdiccas réunit ses officiers (συνήγαγε τοὺς ἡγεμόνας) et, après les avoir gagnés à sa cause par des gratifications ou des promesses, tout en s'entretenant aimablement avec eux, il les stimula<sup>98</sup>. » On a ici l'indice que les défections avaient des effets retour sur ceux qui étaient abandonnés, et sur leurs méthodes de gouvernement, en les incitant à accroître la participation de tous à leur pouvoir. Du reste, en l'état, Perdiccas ne fit que se conformer à ce qui était attendu de lui, et que ses rivaux avaient, quant à eux, bien compris. Son adversaire Antigone, par exemple, s'efforçait d'obtenir le consentement de ses dignitaires à coups de présents et d'espérances, ainsi que le rapporte Diodore : alors qu'à partir de 316, Antigone caressait l'espoir d'acquérir le pouvoir suprême et de ne plus obéir aux rois et à leurs Épimélètes,

il tint conseil aussitôt avec ses amis et leur communiqua son plan de conquérir le pouvoir suprême. Aux plus considérables d'entre eux, il distribua satrapies ou commandements. À tous il insuffla de grands espoirs et les rendit pleins de zèle pour ses entreprises. Il projetait en effet

---

<sup>97</sup> Voir SPICQ Ceslas, « La philanthropie hellénistique, vertu divine et royale », in *Studia Theologica*, n° 12, 1958, p. 169-191, p. 183-186 ; MA John, *Antiochos III et les cités de l'Asie mineure occidentale*, Paris, Les Belles Lettres, 2004, p. 136-144.

<sup>98</sup> DIODORE, XVIII, 33, 5 : ὁ δ' οὖν Περδίκκας διορθούμενος τὰς ἐλαττώσεις συνήγαγε τοὺς ἡγεμόνας καὶ τοὺς μὲν δωρεαῖς, τοὺς δ' ἐπαγγελίαις μεγάλαις, πάντας δὲ φιλανθρώποις ὁμιλίαις ἐξειδιωτισάμενος προετρέψατο.

de parcourir l'Asie et de révoquer les satrapes alors en fonction pour remettre le commandement à ses propres amis<sup>99</sup>.

Visiblement, Antigone ne rechignait pas à avoir recours à son *synedrion*<sup>100</sup> à l'intérieur duquel il tenait informés ses *philoï* de ses projets – qu'il ne gardait donc pas par devers lui – et s'efforçait même d'obtenir d'eux leur adhésion pleine et entière en les liant à lui par des cadeaux et des promesses, à l'instar de ce que firent également Cassandre<sup>101</sup> ou, surtout, Ptolémée<sup>102</sup> qui était passé maître dans l'art de nourrir sa grâce en alimentant l'amitié de ses compagnons et en constituant autour de lui une communauté d'intérêts et d'émotions. Comme Alexandre, comme tous les autres diadoques, et comme les rois après eux, Antigone n'impose pas ses décisions à son groupe dirigeant mais lui présente ses plans (ἐπιβολῆς κοινωσάμενος / διανοεῖτο), qui ne sont pas encore arrêtés. Mieux, il tente de les gagner à sa cause par l'élaboration d'une politique de dons qui permette de confondre leurs intérêts particuliers avec les siens, bref de constituer une communauté de destin autour de lui. Dans ce cas précis, on peut sans crainte supposer que le conseil n'a pas consisté en une simple chambre d'enregistrement d'une décision prise dans le secret des quartiers d'Antigone dans la mesure où elle avait des implications politiques considérables. En effet, il s'agissait désormais de sortir de l'autorité de Polyperchon et des rois et de revendiquer pour soi-même le pouvoir, ce qui instituait une véritable rupture dans la stratégie des diadoques depuis la mort d'Alexandre, lesquels s'étaient contentés de jouer leur carte tout en affichant leur respect de la légitimité dynastique argéade, à l'image par exemple de Ptolémée. C'est la raison pour laquelle, désireux de s'émanciper des rois et spécialement des accords de Triparadeisos en 321, il proposait de distribuer les satrapies à ses *philoï*, sans en passer par ses désormais anciens alliés. Peu de temps auparavant, il avait tenté d'obtenir l'amitié et la fidélité d'Eumène, contre lequel il était pourtant en guerre, en lui promettant qu'il recevrait des dons et une satrapie considérables et, surtout, « qu'il tiendrait le premier rang parmi ses

---

<sup>99</sup> *Ibid.*, 50, 5 : εὐθὺς δὲ καὶ τῶν φίλων συναγαγὼν συνέδριον καὶ περὶ τῆς τῶν ὅλων ἐπιβολῆς κοινωσάμενος διέγραψε τῶν ἀξιολόγων φίλων οἷς μὲν σατραπείας, οἷς δὲ στρατηγίας· πᾶσι δὲ μεγάλας ἐλπίδας ὑποθεῖς προθύμους κατεσκευάσατο πρὸς τὰς ἰδίας ἐπιβολάς. διανοεῖτο γὰρ ἐπελθεῖν τὴν Ἀσίαν καὶ τοὺς μὲν προὔπαρχοντας σατράπας ἐκβαλεῖν, πρὸς δὲ τῶν ἑαυτοῦ φίλων καθιστάναι τὰς ἡγεμονίας.

<sup>100</sup> Il y a chez Diodore quatre mentions explicites du *synedrion* réuni par Antigone (*Ibid.*, XIX, 46, 4 ; 48, 4 ; 50, 5 ; 57, 1) et une chez Cornélius Népos, sous la forme « *consilium* » (CORNELIUS NEPOS, *Vie d'Eumène*, 12, 1). C'est sans compter d'autres passages qui l'évoquent de manière plus ou moins allusive, chez Diodore autant que chez d'autres historiens : DIODORE, XIX, 19, 2-20, 1 ; 44, 2 ; XX, 76, 1 ; PLUTARQUE, *Vie d'Eumène*, 10, 6 ; 15, 3 ; 18, 6, 1. Sur l'habitude qu'avait Antigone de décider en compagnie de ses conseillers, voir BILLOWS Richard, *Antigonos the One-Eyed and the Creation of the Hellenistic State*, Berkeley-Los Angeles-Londres, University of California Press, 1997, p. 243sq.

<sup>101</sup> DIODORE, XVIII, 49, 2.

<sup>102</sup> *Ibid.*, XIX, 86, 2-4 ; JUSTIN, XV, 1, 7-8.

amis et *serait associé à toute son entreprise*<sup>103</sup>. » Or, sous la pression de son haut-commandement (qui détestait Eumène), il avait dû renoncer au projet de réactiver son ancienne amitié avec lui. Car si son intérêt était de se lier de nouveau d'amitié avec le Cardien, il l'était surtout de conserver unie la communauté de ses *philoï*, sans lesquels il aurait été bien démuni. À bien des titres, Diadoques et rois se firent ainsi les disciples zélés d'Alexandre qui fit preuve, vis-à-vis de ses compagnons, d'une prodigalité à nulle autre pareille, et au-delà de toute raison ; sa mère Olympias, par exemple, lui reprochait sa générosité excessive, sous prétexte qu'à trop donner à ses amis, il les faisait égaux aux rois<sup>104</sup>. Malgré tout, cette distribution de bienfaits constituait aussi l'un des socles de leur loyauté et de leur dévouement à son égard. Et le gage de la stabilité de l'élite dirigeante macédonienne sous son règne.

### **Conclusion – Des *philoï* fidélisés ?**

À bien y regarder, le chef n'était pas simplement cet individu charismatique suivi aveuglément par une troupe de fidèles dont Weber a décrit l'idéaltype<sup>105</sup> ; cela est particulièrement manifeste avec les Diadoques autour desquels les *philoï* ne ressemblent déjà plus aux *hetairoï* de Philippe et Alexandre qui étaient, pour ainsi dire, *par tradition* liés à leur souverain – par une amitié « institutionnalisée », obéissant à des critères de sélection sociale et politique. Les *philoï*, eux, choisissaient d'être amis avec un chef en pariant sur sa réussite et, partant, sur l'échec de ses compétiteurs<sup>106</sup>. Parce qu'elles reposaient sur une conception foncièrement utilitaire de l'amitié, ces relations leur conféraient une liberté d'action plus grande et, par voie de conséquence, le chef devait se muer en un négociant qui achète le consensus (et l'amitié) dont il a besoin. Dans ces conditions, étant donné que ce qui liait le cercle des *philoï* comme entité politique au service du roi était la participation à son pouvoir et aux avantages qui en découlaient, il importait qu'ils eussent leur part dans le gouvernement<sup>107</sup> ; si tel n'était pas le cas, le risque était qu'ils allassent la chercher ailleurs.

---

<sup>103</sup> DIODORE, XVIII, 50, 4 : καθόλου πρωτεύοντα τῶν παρ' ἑαυτοῦ φίλων κοινωνὸν ἔσεσθαι τῆς ὅλης ἐπιβολῆς.

<sup>104</sup> PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre*, 39, 7.

<sup>105</sup> WEBER Max, *Économie et société*, t. 1, Paris, Agora, 1971. Pour une acclimatation de la notion de charisme aux réalités grecques, voir AZOULAY Vincent, « Le charisme webérien à l'épreuve du monde grec : plaidoyer pour un ajustement réciproque », in BERNADOU Vanessa, BLANC Félix, LAIGNOUX Raphaëlle, ROA BASTOS Francisco (éds.), *Que faire du charisme ? Retour sur une notion de Max Weber*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014, p. 169-188.

<sup>106</sup> SAVALLI-LESTRADE Ivana, *Les philoï royaux*, *op. cit.*, p. 327-329.

<sup>107</sup> Voir aussi : DIODORE, XVIII, 33, 5 (Perdiccas) ; 42, 5 (Eumène) ; 46, 2 (Alcétas) ; 49, 2 (Cassandre) ; 50, 4 (Antigone Monophtalmos) ; 57, 3 (Polyperchon) ; CORNELIUS NEPOS, *Vie d'Eumène*, 2, 4 (Léonnatos) ; XIX,

On observe toutefois une évolution au cours du III<sup>e</sup> et du II<sup>e</sup> siècle. Si les mobilités individuelles vers les cours royales se sont intensifiées et pour ainsi dire banalisées à l'époque hellénistique<sup>108</sup>, néanmoins en ce qui concerne le groupe des *philoï* proprement dit le phénomène fut en perte de vitesse par rapport à l'époque des Diadoques. En effet, avec l'enracinement des monarchies hellénistiques au III<sup>e</sup> siècle, ces revirements politiques furent sans doute moins nombreux de la part de la classe des *philoï* désormais moins attachée à des personnes royales qu'à des dynasties. Dans le même sens, le corps des Amis a subi des changements : dans la deuxième moitié du III<sup>e</sup> siècle s'est mis en place un processus de formalisation de ce système de récompenses à travers l'institution de tout un arsenal de distinctions qui permettait de satisfaire l'ambition et la vanité des courtisans : tel fut le rôle du cérémonial de cour et des titres auliques (φίλος, τιμώμενος φίλος, πρότος φίλος, κορυφαίος των φίλων<sup>109</sup>). D'un groupe mouvant et peu structuré, lié au roi par des relations personnelles, le groupe des amis s'est ainsi transformé de plus en plus en un corps hiérarchisé et stable<sup>110</sup>. À ce titre, cérémonial et titulature honorifique jouèrent un rôle prépondérant dans la *stabilisation* des élites dirigeantes hellénistiques qui furent manifestement moins enclines qu'avant à faire jouer la concurrence.

---

11, 1 (Eurydice) ; XIX, 24, 1 (Eumène). Diodore rappelle que « les services rendus possèdent naturellement une sorte de pouvoir magique qui garantit aux bienfaiteurs le dévouement inébranlable de leurs obligés » (XVIII, 47, 3).

<sup>108</sup> SAVALLI-LESTRADE Ivana, *Les philoi royaux*, *op. cit.*, p. 334 ; PASCHIDIS Paschalis, « The Interpenetration of Civic Elites and Court Elite in Macedonia », *op. cit.*

<sup>109</sup> Respectivement : « ami », « ami honoré », « premier ami », « chef de cœur des amis ».

<sup>110</sup> Voir notamment MOOREN Leon, *La hiérarchie de cour ptolémaïque. Contribution à l'étude des institutions et des classes dirigeantes à l'époque hellénistique*, Louvain, Studia hellenistica, 1977.

## Références

### Sources (imprimées)

ARISTOTE, *Rhétorique. Tome II, Livre II*, trad. DUFOUR Méderic, Paris, Les Belles Lettres, 1938.

ARISTOTE, *Éthique à Eudème*, trad. BLOCH Olivier, LEANDRI Antoine, Paris, Les Belles Lettres, 2011.

ARISTOTE, *Œuvres complètes*, PELLEGRIN Pierre (dir.), Paris, Flammarion, 2014.

ARRIEN, *L'art tactique, Histoire de la succession d'Alexandre*, trad. LEROY Pierre-Olivier, Paris, Les Belles Lettres, 2017.

ATHENAEUS, *The Learned Banqueters. II, Books III.106e – V*, trad. OLSON Stuart Douglas, London, Harvard University Press, 2006.

ATHENAEUS, *The Learned Banqueters. IV, Books VIII – X.420e*, trad. OLSON Stuart Douglas, London, Harvard University Press, 2008.

ATHENAEUS, *The Learned Banqueters. V, Books X.420e – XI*, trad. OLSON Stuart Douglas, London, Harvard University Press, 2009.

CORNELIUS NEPOS, *Œuvres*, trad. GUILLEMIN Anne-Marie, Paris, Les Belles Lettres, 1972.

CTESIAS DE CNIDE, *La Perse. L'Inde. Autres fragments*, trad. LENFANT Dominique, Paris, Les Belles Lettres, 2004.

DEMOSTHENE, *Plaidoyers politiques. Tome II*, trad. HUMBERT Jean, GERNET Louis, Paris, Les Belles Lettres, 1959.

DIODORE DE SICILE, *Bibliothèque historique. Tome II, Livre II*, trad. ECK Bernard, Paris, Les Belles Lettres, 2003.

DIODORUS OF SICILY, *The Library of History. V, Books XII, 41 – XIII, [1950]*, trad. OLDFATHER Charles Henry, London, Harvard University Press, 1962.

DIODORE DE SICILE, *Bibliothèque historique. Tome XII, Livre XVII, [1976]*, trad. GOUKOWSKY Paul, Paris, Les Belles Lettres, 2002.

DIODORE DE SICILE, *Bibliothèque historique. Tome XIII, Livre XVIII*, trad. GOUKOWSKY Paul, Paris, Les Belles Lettres, 1978.

DIODORE DE SICILE, *Bibliothèque historique. Tome XIV, Livre XIX*, trad. BIZIERE Françoise, Paris, Les Belles Lettres, 1975.

DIODORE DE SICILE, *Bibliothèque historique. Tome XIV, Livre XX*, trad. DURVYE Cécile, Paris, Les Belles Lettres, 2018.

DIODORE DE SICILE, *Bibliothèque historique. Tome II, Livres XXI-XXVI. Fragments*, trad. GOUKOWSKY Paul, Paris, Les Belles Lettres, 2006.

DIODORE DE SICILE, *Bibliothèque historique. Tome III, Livres XXVII-XXXII. Fragments*, trad. GOUKOWSKY Paul, Paris, Les Belles Lettres, 2012.

JUSTIN, *Abrégé des « Histoires Philippiques » de Trogue Pompée. Tome II, Livres XI-XXIII*, trad. MINEO Bernard, notes historiques par ZECCHINI Giuseppe, Paris, Les Belles Lettres, 2018.

PAUSANIAS, *Description de la Grèce. Tome I, Livre I, L'Attique*, trad. CASEVITZ Michel, POUILLOUX Jean, CHAMOIX François, Paris, Les Belles Lettres, 1992.

PLUTARQUE, *Œuvres morales. Tome VIII [Traité 42-45], Du destin. Le démon de Socrate. De l'exil. Consolation à sa femme*, trad. HANI Jean, Paris, Les Belles Lettres, 1980.

PLUTARQUE, *Vies. Tome III. Périclès, Fabius Maximus, Alcibiade, Coriolan*, trad. FLACELIERE Robert, CHAMBRY Émile, Paris, Les Belles Lettres, 1964.

PLUTARQUE, *Vies. Tome IV : Pyrrhos, Marius, Lysandre, Sylla*, trad. FLACELIERE Robert, CHAMBRY Émile, Paris, Les Belles Lettres, 1971.

PLUTARQUE, *Vies. Tome VIII. Sertorius-Eumène, Agésilas-Pompée*, trad. FLACELIERE Robert, CHAMBRY Émile, Paris, Les Belles Lettres, 1973.

PLUTARQUE, *Vies. Tome XI. Agis-Cléomène, Les Gracques*, trad. FLACELIERE Robert, CHAMBRY Émile, Paris, Les Belles Lettres, 1976.

PLUTARQUE, *Vies. Tome XIII. Démétrios, Antoine*, trad. FLACELIERE Robert, CHAMBRY Émile, Paris, Les Belles Lettres, 1977.

PLUTARQUE, *Vies. Tome XV. Artaxerxès-Aratos, Galba-Othon*, trad. FLACELIERE Robert, CHAMBRY Émile, Paris, Les Belles Lettres, 1979.

POLYBE, *Polybii historiae. Vol. 4. Libri XX-XXXIX Fragmenta*, trad. DINDORF Louis, BÜTTNER-WOBST Théodore, Leipzig, Teubner, 1967.

POLYBE, *Histoires. Tome III, Livre III*, trad. FOULON ÉRIC, Paris, Les Belles Lettres, 2004.

POLYBE, *Histoires. Tome V, Livre V*, trad. PEDECH Paul, Paris, Les Belles Lettres, 1977.

TITE-LIVE, *Histoire romaine. Tome XXV, Livre XXXV*, trad. ADAM Richard, Paris, Les Belles Lettres, 2004.

TITE-LIVE, *Histoire romaine. Tome XXVI, Livre XXXVI*, trad. MANUELIAN André, Paris, Les Belles Lettres, 1983.

TITE-LIVE, *Histoire romaine. Tome XXIX, Livre XXXIX*, trad. ADAM Anne-Marie, Paris, Les Belles Lettres, 1994.

TITE-LIVE, *Histoire romaine. Tome XXXII, Livres XLIII-XLIV*, trad. JAL Paul, Paris, Les Belles Lettres, 1976.

XENOPHON, *Helléniques. Tome I, Livres I-III, [1936]*, trad. HATZFELD Jean, Paris, Les Belles Lettres, 2003.

## **Bibliographie**

ANSON Edward, *Eumenes of Cardia. A Greek Among Macedonians*, Leiden, Brill, 2015.

AUSTIN Michel Mervyn, « Hellenistic Kings, War, and the Economy », in *The Classical Quarterly*, n° 36/2, 1986, p. 450-466.

AZOULAY Vincent, *Xénophon et les grâces du pouvoir. De la charis au charisme*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2004.

AZOULAY Vincent, « Le charisme webérien à l'épreuve du monde grec : plaidoyer pour un ajustement réciproque », in BERNADOU Vanessa, BLANC Félix, LAIGNOUX Raphaëlle, ROA BASTOS Francisco (éds.), *Que faire du charisme ? Retour sur une notion de Max Weber*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014, p. 169-188.

AZOULAY Vincent, « Xénophon et la redéfinition de la *philia* », in CRUBELLIER Michel, JAULIN Annick, PELLEGRIN Pierre (dir.), *Philia et Dikè. Aspects du lien social et politique en Grèce ancienne*, Paris, Classiques Garnier, 2018.

BAJOIT Guy, « *Exit, voice, loyalty... and apathy*. Les réactions individuelles au mécontentement », in *Revue française de sociologie*, n° 29/2, 1988, p. 325-345.

BILLOWS Richard, *Antigonos the One-Eyed and the Creation of the Hellenistic State*, Berkeley-Los Angeles-Londres, University of California Press, 1997.

- BIKERMAN Élias, *Institutions des Séleucides*, Paris, Geuthner, 1938.
- BRIANT Pierre, *Antigone le Borgne. Les débuts de sa carrière et les problèmes de l'Assemblée macédonienne*, Paris, Les Belles Lettres, 1973.
- BRIANT Pierre, *Histoire de l'empire perse. De Cyrus à Alexandre*, Paris, Fayard, 1996.
- CAPDETREY Laurent, *Le pouvoir séleucide. Territoire, administration et finances d'un royaume hellénistique (312-129 av. J.-C.)*, Rennes, PUR, 2007.
- CORRADI Giuseppe, *Studi Ellenistici*, Turin, Società Editrice Internazionale, 1929.
- COURNARIE Paul, *La bonne mesure du charisme. Les rois antigonides et leurs sujets à l'époque hellénistique*, thèse de doctorat soutenue sous la direction de Patrice Brun et Vincent Azoulay, Bordeaux, Université de Bordeaux III, 2018.
- D'AGOSTINI Monica, *The Rise of Philip V. Kingship and Rule in the Hellenistic World*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2019.
- DAVIES John, « The Interpenetration of Hellenistic Sovereignities », in OGDEN Daniel (ed.), *The Hellenistic World. New Perspectives*, Londres, Classical Press of Wales and Duckworth, 2002, p. 1-21.
- EICKELMAN Dale, PISCATORI James, *Muslim Politics*, Princeton, Princeton University Press, 1996.
- ÉLIAS Norbert, *La société de cour*, Paris, Calmann-Lévy, 1974.
- ERRINGTON Robert Malcolm, « From Babylon to Triparadeisos: 323-320 B.C. », in *The Journal of Hellenic Studies*, n° 90, 1970, p. 49-77.
- FESTUGIERE André-Jean, *La révélation d'Hermès Trismégiste : le dieu cosmique*, t. 2, Paris, Les Belles Lettres, 1950.
- FINLEY Moses, *L'invention de la politique*, [1983], Paris, Flammarion, 1985.
- FREEMAN Richard, MEDOFF James, *What Do Unions Do?*, New York, Basic Books Inc., 1984.
- GABBERT Janice, *Antigonus II Gonatas: A Political Biography*, Londres-New York, Routledge, 1997.
- GEHRKE Hans-Joachim, *Geschichte des Hellenismus*, [1990], Munich, Oldenbourg Verlag, 2003.

HABICHT Christian, « Die herrschende Gesellschaft in den hellenistischen Monarchien », in *VSWG*, n° 45, 1958.

GERA DOV, *Judaea and Mediterranean Politics. 219 to 161 B.C.E.*, Leiden, Brill, 1998.

HERMAN Gabriel, *Ritualised Friendship and the Greek City*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987.

HERMAN Gabriel, « The Court Society of the Hellenistic Age », in CARTLEDGE Paul, GARNSEY Peter, GRUEN Erich (eds.), *Hellenistic Constructs. Essays in Culture, History, and Historiography*, Berkeley, University of California Press, 1997.

HERRMANN Peter, « Antiochos der Große und Teos », in *Anadolu*, n° 9, 1965, p. 29-159.

HERRMANN Peter, « Milesier am Seleukidenhof. Prosopographische Beiträge zur Geschichte Milets im 2. Jhdt. V. Chr. », in *Chiron*, n° 17, 1987, p. 171-192.

HIRSCHMAN Albert Otto, *Development Projects Observed*, Washington, The Brookings Institution, 1967.

HIRSCHMAN Albert Otto, *Exit, voice, loyalty. Défection et prise de parole, [1970]*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1995.

HIRSCHMAN Albert Otto, *Un certain penchant à l'autosubversion*, Paris, Fayard, 1995.

HIRSCHMAN Albert Otto, CARDON Dominique, HEURTIN Jean-Philippe, LEMIEUX Cyril, « Vertus et limites de la prise de parole en public. Entretien avec Albert Hirschman », in *Politix*, n° 31/8, 1995, p. 20-29.

HUTTER Horst, *Politics as Friendship: The Origins of Classical Notions of Politics in the Theory and Practice of Friendship*, Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 1978.

KERN Otto, *Die Inschriften von Magnesia am Maeander*, Berlin, W. Spemann, 1900.

KONSTAN David, *Friendship in the Classical World*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.

KONSTAN David, « Reciprocity and Friendship », in GILL Christopher, SEAFORD Richard, POSTLETHWAITE Norman (eds.) *Reciprocity in Ancient Greece*, Oxford, Oxford University Press, 1998, p. 279-301.

LE BOHEC Sylvie, « Les *Philoï* des rois antigonides », in *Revue des études grecques*, n° 98, 1985, p. 93-124.

LEGRAS Bernard, *Néotês. Recherches sur les jeunes Grecs dans l'Égypte ptolémaïque et romaine*, Genève, Droz, 1999.

MA John, « Peer Polity Interaction in the Hellenistic Age », in *Past & Present*, Oxford, n° 180, 2003, p. 7-38.

MA John, *Antiochos III et les cités de l'Asie mineure occidentale*, [1999], Paris, Les Belles Lettres, 2004.

MA John, « Court, King, and Power in Antigonid Macedonia », in LANE FOX Robin (dir.), *Brill's Companion to Ancient Macedon. Studies in the Archaeology and History of Macedon, 650 BC – 300 AD*, Leiden, Brill, 2011, p. 521-543.

MASSAR Natacha, « Le rôle des richesses dans les relations entre le souverain, la "maison du roi" et les savants de cour. État des lieux », in *Topoi*, n° 6 (supplément), 2004, p. 189-211.

MILLETT Paul, *Lending and Borrowing in Ancient Athens*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991.

MILLETT Paul « The Rhetoric of Reciprocity in Classical Athens », in GILL Christopher, SEAFORD Richard, POSTLETHWAITE Norman (eds.), *Reciprocity in Ancient Greece*, Oxford, Oxford University Press, 1998, p. 227-253.

MITCHELL Lynette Gail, *Greeks Bearings Gifts: the Public Use of Private Relationships in the Greek World, 435-323 B C.*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.

MITCHELL Lynette Gail, « *The Rules of the Game: Three Studies in Friendship, Equality and Politics* », in MITCHELL Lynette Gail et RUBINSTEIN Lene (eds.), *Greek History and Epigraphy. Essays in Honour of P.J. Rhodes*, Swansea, Classical Press of Wales, 2009, p. 1-32.

MOOREN Leon, *La hiérarchie de cour ptolémaïque. Contribution à l'étude des institutions et des classes dirigeantes à l'époque hellénistique*, Louvain, Studia hellenistica, 1977.

MOOREN Leon, « Kings and Courtiers: Political Decision-Making in the Hellenistic States », in SCHULLER Wolfgang (ed.), *Politische Theorie und Praxis im Altertum*, Darmstadt, Schöningh, 1998, p. 122-133.

O'NEIL James, « The Ethnic Origins of the Friends of the Antigonid Kings of Macedon », in *The Classical Quarterly*, n° 53/2, 2003, p. 510-522.

PASCHIDIS Paschalis, « The Interpenetration of Civic Elites and Court Elite in Macedonia », in GUIMIER-SORBETS Anne-Marie, HATZOPOULOS Miltiade B., MORIZOT Yvette (dir.), *Rois, cités*

*et nécropoles : institutions, rites et monuments en Macédoine. Actes des colloques de Nanterre (décembre 2002) et d'Athènes (janvier 2004)*, Athènes, Mélétemata, n° 45, 2006, p. 251-267.

PASCHIDIS Paschalis, *Between City and King: Prosopographical Studies on the Intermediaries between the Cities of the Greek Mainland and the Aegean and the Royal Courts in the Hellenistic Period, 322-190 B. C.*, Athènes-Paris, Mélétemata, n° 59, 2008.

PEDECH Paul, *La méthode historique de Polybe*, Paris, Les Belles Lettres, 1964.

PROST Francis (éd.), *L'Orient méditerranéen de la mort d'Alexandre aux campagnes de Pompée (323-63 av. J.-C.). Cités et royaumes à l'époque hellénistique. Actes du colloque de la SOPHAU*, Presses Universitaires de Rennes, 2003.

QUEYREL BOTTINEAU Anne, *Prodosia. La notion et l'acte de trahison dans l'Athènes du V<sup>e</sup> siècle*, Paris, De Boccard, 2010.

ROY Juliette, « Conseiller le roi en Égypte hellénistique : le cas du philosophe Démétrios de Phalère, " expert " royal à la cour de Ptolémée I<sup>er</sup> Sôter », in *Circé. Histoires, savoirs, sociétés*, n° 11, 2019, p. 1-14.

SAVALLI-LESTRADE Ivana, *Les philoi royaux dans l'Asie hellénistique*, Genève, Droz, 1998.

SAVALLI-LESTRADE Ivana, « Rumeurs et silences autour de la mort des rois hellénistiques », in BOISSAVIT-CAMUS Brigitte, CHAUSSON François, INGLEBERT Hervé (dir.), *La mort du souverain entre Antiquité et haut Moyen-Âge*, Paris, Picard, 2003, p. 65-82.

SAVALLI-LESTRADE Ivana, « *Bios aulikos*. The multiple ways of life of courtiers in the Hellenistic Age », in ERSKINE Andrew, LLEWELLYN-JONES Lloyd, WALLACE Shane (eds.), *The Hellenistic Court. Monarchic Power and Elite Society from Alexander to Cleopatra*, Swansea, The Classical Press of Wales, 2017, p. 101-120.

SPICQ Ceslas, « La philanthropie hellénistique, vertu divine et royale », in *Studia Theologica*, n° 12, 1958, p. 169-191.

STROOTMAN Rolf, *The Hellenistic Royal Court. Court Culture, Ceremonial and Ideology in Greece, Egypt and the Near East, 336-30 BCE*, Utrecht, Mnemosyne, 2007.

TARN William Woodthorpe, *Antigonos Gonatas*, Oxford, Clarendon Press, 1913.

TATAKI Argyro, *Macedonians Abroad: A Contribution to the Prosopography of Ancient Macedonia*, Athènes-Paris, Mélétemata, 1998.

TULLOCK Gordon, « Review article: *Exit, Voice and Loyalty* », *The Journal of Finance*, n° 25/5, 1970, p. 1194-1195.

VEÏSSE Anne-Emmanuelle, *Les « révoltes égyptiennes ». Recherches sur les troubles intérieurs en Égypte du règne de Ptolémée III à la conquête romaine*, Louvain, Peeters, 2004.

WALBANK Franck William, *A Historical Commentary on Polybius. Volume III: Commentary on Books XIX-XL*, Oxford, Clarendon Press, 1979.

WALLACE Shane, « Alexander the Great and Democracy in the Hellenistic World », in CANEVARO Mirko, GRAY Benjamin (eds.), *The Hellenistic Reception of Classical Athenian Democracy and Political Thought*, Oxford, Oxford University Press, 2018, p. 45-71.

WEBER Max, *Économie et société*, t. 1, Paris, Agora, 1971.

WELLES Charles Bradford, *Royal Correspondence in the Hellenistic Period. A Study in Greek Epigraphy*, New Haven, Yale University Press, 1934.